
ST ATHANASE
D'ALEXANDRIE
DE CES PRI
ÈRES COM
MUNES ET
UNANIMES
PROMIS
QUE LOR
SQUE DEUX
OU TROIS

Saint Athanase

Oeuvre numérisée par Marc Szwajcer

SAINT ATHANASE

APOLOGIE A L'EMPEREUR CONSTANCE

ET APOLOGIE DE SA FUITE

TRADUITES EN FRANÇAIS

PAR

EUGÈNE FIALON

Professeur de Littérature ancienne
à la Faculté de Lettre de Grenoble

PARIS
ERNEST •THORIN, ÉDITEUR
7, rue de Médicis, 7
1877

APOLOGIE DE SAINT ATHANASE A L'EMPEREUR CONSTANCE.

1. - Te sachant chrétien depuis de longues années, et, dès tes ancêtres,[1] ami de Dieu, je te présente aujourd'hui avec confiance la justification de ma conduite. Si je me sers des paroles du bienheureux Paul, c'est pour m'en faire un intercesseur auprès de toi, n'ignorant pas qu'il est un héraut de la vérité et que tu aimes à entendre ses leçons, très pieux Auguste. Pour ce qui concerne les affaires ecclésiastiques et le complot ourdi contre moi, il suffit à ta Circonspection[2] du témoignage souscrit par tant d'évêques;[3] il suffit même du repentir d'Ursace et de Valens pour démontrer à tous que rien de ce que l'on avait intenté contre moi n'était vrai. Quel témoignage peut valoir celui qu'ils donnèrent par écrit? « Nous avons menti, disent-ils, nous avons imaginé: tout ce que l'on a dit contre Athanase est plein de calomnie. » A cette éclatante démonstration, ajoute, si tu daignes l'apprendre, que les accusateurs n'ont rien prouvé contre le prêtre Macarios en ma présence, mais qu'en mon absence ils ont fait entre eux ce qu'ils ont voulu. Or, une telle procédure, comme le déclarent la loi divine et nos lois particulières, est absolument sans valeur. Et ainsi, tu le vois, ta Circonspection, amie de la vérité et de Dieu, me trouve à l'abri de tout soupçon et déclare ceux qui furent contre moi des sycophantes.

[1] Allusion à Constance Chlore, favorable aux chrétiens.

[2] *Ta Circonspection, ta Piété, ton Humanité,* comme on dit aujourd'hui, *votre Majesté, votre Sainteté.* On remarquera qu'Athanase n'emploie pas indifféremment ces formules de politesse. En s'en servant, il fait appel à la vertu qu'elles expriment.

[3] Les Pères du concile de Sardique.

2. - Quant à la calomnie soulevée contre moi devant ton Humanité au sujet du très pieux Auguste d'heureuse et

éternelle mémoire, Constant, ton frère, calomnie que mes ennemis répandent sourdement et qu'ils ont osé écrire, il suffit de leurs premières accusations pour montrer que celle-ci n'est pas plus fondée. Si d'autres venaient tenir ce langage, l'affaire mériterait d'être appelée devant les tribunaux, et demanderait beaucoup de preuves et de confrontations. Mais, si elle est l'œuvre des inventeurs des premières accusations, n'est-il pas naturellement démontré qu'elle est, comme elles, une imagination? Aussi répètent-ils ce bruit loin de moi, dans la pensée de pouvoir surprendre ta Piété; mais ils se sont trompés. Tu ne les as pas écoutés, comme ils le voulaient; dans ta grandeur d'âme, tu as fait place à ma justification. Si, en effet, tu ne t'es pas aussitôt abandonné à ton émotion, si tu n'as pas réclamé de châtiment, ce fut uniquement pour attendre, comme il convient à un roi juste, la justification du calomnié. Si tu daignes l'écouter, j'ai confiance que, dans ce nouveau délit, tu condamneras les téméraires qui ne craignent pas le Dieu qui défend à la bouche de l'homme de mentir au roi.[4]

[4] Il est habile à Athanase de séparer l'empereur de ses ennemis, de lui faire honneur de ne l'avoir point frappé sur une simple dénonciation et de le mettre à même d'être juste, en supposant qu'il a attendu sa justification.

3. - Je rougis, en vérité, de me justifier de calomnies telles que, je le pense, l'accusateur lui-même n'oserait les renouveler devant moi. Car il sait bien qu'il ment, et que je ne suis pas assez insensé, que je n'ai pas assez perdu l'esprit pour être soupçonné d'avoir eu même la pensée d'un tel crime. C'est pourquoi, si d'autres m'eussent interrogé, je n'eusse pas répondu, pour ne point laisser en suspens, ne fût-ce que dans le temps de mon apologie, la pensée de mes auditeurs; mais, devant ta Circonspection, j'élève, je fais éclater ma voix pour me défendre, et, étendant la main, comme je l'ai appris de l'Apôtre: *Je prends Dieu* à *témoin*

contre mon âme. Je m'écrie encore, comme il est écrit dans les Histoires des Rois : *Le Seigneur m'est témoin, son Christ m'est témoin* (permets-moi aussi de le dire), que jamais je n'ai mal parlé de ta Piété à ton frère d'heureuse mémoire, Constant, le très pieux Auguste; jamais je ne l'irritai contre toi, comme l'ont dit les calomniateurs; mais, si parfois, lorsque je me présentais devant lui, il me rappelait ton Humanité, par exemple, quand Thalassus vint à Pitybion, pendant mon séjour à Aquilée, le Seigneur est témoin de ce que je dis de ta Piété. Ces paroles, puisse-t-il les révéler à ton âme, afin que tu reconnaisses la calomnie de mes dénonciateurs. Pardonne-moi mes paroles, très clément Auguste, et accorde-moi beaucoup d'indulgence; mais, ni cet ami du Christ n'était assez facile, ni moi je n'étais un assez grand personnage, pour nous entretenir de telles choses, pour que j'osasse accuser un frère auprès d'un frère, mal parler d'un empereur à un empereur. Je ne suis pas insensé, ô prince; je n'ai pas oublié la divine parole qui dit: *Ne maudis pas le roi dans ta conscience; ne maudis pas le riche dans le secret de ta chambre, parce que l'oiseau du ciel lui reportera ta parole, et que le messager ailé lui annoncera ton discours*. Si les paroles prononcées dans le secret contre les rois ne restent pas cachées, n'est-il pas incroyable que, devant un empereur et une telle assistance, j'aie parlé contre toi? Car jamais, je n'ai vu seul ton frère; jamais il ne m'a entretenu seul. J'entrais toujours avec l'évêque de la ville où j'étais et ceux qui se trouvaient à sa cour; nous le voyions ensemble et ensemble nous nous retirions. C'est ce que peut affirmer Fortunatianus, évêque

d’Aquilée; c’est ce que peuvent dire le vénérable Hosius, Crispinus de Padoue, Lucillus de Vérone, Denys de Leide, et Vincent, évêque de Campanie: et, puisque Maximin de Trêves et Protase de Milan sont morts, c’est ce que peut encore affirmer Eugène, alors maître de la Chambre; il se tenait devant le voile et entendait ce que nous demandions au prince et ce qu’il daignait nous répondre. C’en est assez pour la démonstration de mon innocence; accorde-moi néanmoins de te rendre compte de mes pérégrinations pour te faire condamner mes frivoles accusateurs.

4. - Parti d’Alexandrie, je ne me rendis, ni à la cour de ton frère, ni vers certains personnages, mais seulement à Rome; et, après avoir confié, ce qui était mon seul souci, mes intérêts personnels à l’Eglise, je fréquentais les réunions de fidèles. Je n’écrivis point à ton frère, sinon lorsque les eusébiens lui adressèrent une lettre contre moi et me mirent dans la nécessité de me justifier d’Alexandrie où j’étais encore; je lui écrivis de nouveau lorsque, invité par lui à disposer en tableaux les divines Ecritures, je lui envoyai mon travail : car il me faut, dans cette apologie, tout dire à ta Piété. Trois ans se passèrent; à la quatrième année, il m’écrit, m’invitant à me présenter devant lui. Il était à Milan. Et moi, je m’informais du motif de cet honneur; car je ne le connaissais pas, le Seigneur en est témoin; et j’appris qu’il était venu des évêques qui le priaient d’écrire à ta Piété pour la réunion d’un synode. Crois-moi, ô empereur, il en fut ainsi et je ne mens point. Je me rendis à Milan et je vis une grande humanité. Il daigna me voir, me dire qu’il t’avait écrit et envoyé des ambassadeurs demandant un synode. Je

restais dans la ville que j'ai dite, quand de nouveau il me manda dans les Gaules, où se rendait aussi le vénérable Hosius, afin que de là nous prissions la route de Sardique. Après le synode, il m'écrit pendant mon séjour à Naïsse. J'en revins pour passer le reste de mon exil à Aquilée, où me trouva la lettre de ta Piété. Appelé encore une fois par le bienheureux, c'est seulement après être retourné dans les Gaules que je me rendis auprès de toi.

5. - Quel lieu, quel temps l'accusateur assigne-t-il aux discours que me prête sa calomnie? devant qui ai-je eu la démence d'articuler les paroles que m'attribue son mensonge? qui l'assiste de sa parole et de son témoignage? car, selon le commandement de la divine Ecriture, la bouche doit dire ce qu'ont vu les yeux. Mais il ne trouvera pas de témoin de ce qui n'est point arrivé; et moi, j'ai pour témoin que je ne mens pas, avec la vérité, ta Piété même. Je te prie, connaissant ta grande mémoire, de te rappeler les paroles que je t'adressai, quand tu daignas me voir, à Viminacium d'abord, puis à Césarée de Cappadoce, et, enfin, à Antioche. T'ai-je mal parlé même des eusébiens qui m'avaient chagriné? ai-je répondu par des accusations à leurs injustices? Si je n'accusai même pas ceux contre lesquels j'avais le droit de parler, quelle eût été ma démence d'accuser un empereur auprès d'un empereur, et de mettre aux prises un frère avec un frère? Je t'en supplie, fais-moi convaincre dans une confrontation ou condamne les calomnies, et imite David : *Je poursuivais,* dit-il, *celui qui parlait en secret contre son prochain*. Autant qu'il dépendit d'eux, ils furent meurtriers : car la *bouche qui ment ôte la*

vie. Mais la victoire fut à ta patience, qui me donna la liberté de me défendre, afin que ces malheureux pussent être condamnés comme des amis de querelles et des sycophantes. J'en ai dit assez au sujet de ton très pieux frère d'heureuse mémoire; tu peux, dans la sagesse que tu as reçue de Dieu, beaucoup induire de ce peu de paroles et reconnaître l'artifice de l'accusation.

6. - Au sujet de la seconde calomnie, si j'écrivis au tyran (je ne veux pas même dire son nom), je t'en supplie, examine et prononce, comme tu le voudras et par qui tu jugeras à propos. Car l'excès de la calomnie me met hors de moi et me jette dans une profonde stupeur. Et crois, empereur très ami de Dieu, que, réfléchissant en moi-même, je me suis souvent demandé avec incrédulité, s'il y avait quelqu'un d'assez insensé pour oser de tels mensonges. Mais quand je voyais les ariens répandre ce bruit et se vanter d'avoir produit une copie de ma lettre, j'étais encore plus hors de moi et, passant des nuits sans sommeil, je livrais des combats à mes accusateurs, comme s'ils eussent été présents; et tout-à-coup je poussais un grand cri, et aussitôt je priais Dieu, en gémissant avec larmes, de trouver tes oreilles bienveillantes. Je les ai trouvées telles avec la grâce du Seigneur, et pourtant je ne sais par où commencer mon apologie. En effet, toutes les fois que je tente de parler, je suis arrêté par l'horreur du crime. Car, enfin, au sujet de ton bienheureux frère, il y avait un prétexte plausible aux yeux des calomniateurs. J'avais le privilège de le voir librement et il daignait écrire en ma faveur à ton affection fraternelle ; présent, il m'a souvent honoré; absent, il m'appelait. Mais cet infernal Magnence, le Seigneur et son Christ me sont témoins que je ne le connais pas, qu'il m'est absolument étranger. Quelle liaison entre un inconnu et un inconnu? Quel motif me pressait d'écrire à un tel homme? Quel eût été le début de ma lettre? Lui aurais-je dit: Tu as bien fait de

tuer celui qui me comblait d'honneurs et dont je n'oublierai jamais l'amitié. Je t'aime d'avoir fait périr mes amis, des chrétiens, les plus fidèles des hommes. Je t'aime d'avoir égorgé ceux qui, dans Rome, m'accueillirent avec tant de faveur, ta bienheureuse tante, vraiment digne du nom d'Eutropie,[5] le noble Abutérius, Spérantius, si fidèle, et tant d'autres hommes de bien.

[5] Eutropie (εὖ τρόπος, qui a de bonnes mœurs) était sœur de Constantin. Athanase s'adresse à Constance, en supposant la lettre qu'il eût pu écrire à Magnence.

7. - Le seul soupçon d'un tel forfait n'est-il pas pour mon accusateur un acte de démence? Car qu'est-ce qui me persuadait de me fier à cet homme? Quelle sécurité trouvais-je en lui? Est-ce parce qu'il avait tué son maître, trahi ses amis, violé, ses serments et commis l'impiété contre Dieu, en recourant, malgré la décision divine, aux magiciens et aux enchantements?[6] Avec quelle conscience l'aurais-je salué, lui dont la fureur et la cruauté m'avaient plongé dans la douteur et, avec moi, la partie de la terre que forme notre empire? Je lui devais, sans doute, beaucoup de reconnaissance pour avoir égorgé ton bienheureux frère qui remplissait les églises d'offrandes! En vain, le scélérat voyait ces bienfaits: il ne les respecta pas; il ne redouta pas la grâce que le baptême avait communiquée au bienheureux mais, comme un démon exterminateur, il s'élança avec fureur contre lui. Pour le bienheureux, ce fut le martyre,[7] et lui depuis, semblable à un captif, gémissant et tremblant comme Caïn, se vit poursuivi, jusqu'à ce que, devenu son propre bourreau, il imitât Judas dans sa mort et s'attirât un double châtiment dans le jugement qui suit cette vie.

[6] La mère de Magnence était « une sorte de prêtresse ou de prophétesse qui se mêlait de prédire l'avenir, lisait les sorts, rendait les oracles, et son fils suivait religieusement ses avis. » M. de Broglie.

[7] Athanase élève à l’honneur du martyre le chrétien Constant, tué par le païen Magnence. « On le contraignit, dit M. de Broglie d’après les historiens contemporains, de se donner la mort. »

8. - C’est d’un tel homme que le calomniateur m’a cru l’ami; ou plutôt il ne l’a pas même cru, mais, en ennemi, s’est porté à cette incroyable imagination: car il sait parfaitement qu’il a menti. Quel qu’il soit, je voudrais qu’il fût ici présent, et l’interroger au nom de la vérité: car tel est le serment des chrétiens ; nous parlons comme si nous étions en présence de Dieu. Quel est de nous deux celui qui se réjouissait de la vie du bienheureux Constant, qui faisait pour lui les plus ferventes prières? C’est ce que montre la première accusation; c’est ce qui est clair pour tous. Il est le premier à parfaitement savoir que, dans une telle affection, l’homme qui aimait de cœur le bienheureux Constant, n’était pas l’ami de son ennemi; et, s’il était dans d’autres sentiments que moi, je crains qu’il ne m’ait faussement imputé ce qu’il avait conçu dans sa haine pour le prince.

9. - Je suis ici en terre étrangère et ne sais ce qu’il faut dire pour mon apologie; seulement je me condamne moi-même à mille morts, si le moindre soupçon tombe sur moi. Mais devant toi, ô empereur ami de la vérité, je me justifie avec confiance. Je t’en supplie, comme je l’ai déjà dit, fais une enquête. Tu as d’excellents témoins, les ambassadeurs qu’autrefois t’envoya cet homme, les évêques Servatius et Maxime, et ceux qui les accompagnaient, Clément et Valens. Apprends, je t’en conjure, s’ils m’apportèrent des lettres qui eussent été un motif d’écrire à mon tour. Mais, s’il ne m’a pas écrit, s’il ne me connaissait pas, comment lui eussè-je

écrit, moi qui ne le connaissais pas davantage? Demande si, à la vue de Clément, je ne rappelai point le prince d'heureuse mémoire; si, comme il est écrit, je ne mouillai point mes vêtements de larmes, pensant à cette âme si humaine et amie du Christ. Apprends comme, au récit de la cruauté du monstre, quand je voyais Valens s'avancer à travers la Libye, je tremblais qu'il ne tentât quelque coup d'audace et, comme un brigand, ne massacrât ceux qui conservaient l'amour et le souvenir du bienheureux: et, parmi eux, je prétends ne venir après personne.

10. - Quand je redoutais de tels sentiments, est-ce que je ne priais pas avec plus d'ardeur pour ton Humanité? J'aimais donc le meurtrier et je te voyais avec chagrin, toi, un frère qui vengeait la mort de son frère? J'avais souvenir du crime, et j'oubliais ta bonté! et pourtant, après la mort du bienheureux, tu daignais m'assurer par une lettre qu'elle serait toujours pour moi telle qu'elle avait été de son vivant. De quels yeux regardais-je l'assassin? et comment, priant pour ton salut, ne pas croire que je voyais encore le bienheureux? car des frères, par la conformité de leur nature, sont l'un pour l'autre, comme des miroirs. C'est pourquoi, te voyant en lui, jamais je ne te calomniai; et, le voyant en toi, jamais je n'écrivis à son ennemi; mais plutôt je priais pour ton salut. J'en prends à témoin le Seigneur, qui m'exauça et, dans ses complaisances, te donna l'héritage de tes pères ; j'en prends à témoins ceux qui se trouvèrent alors présents, Félicissimus, chef militaire d'Egypte, Rufinus et Stéphanus, l'un vérificateur des finances, l'autre maître du palais; le comte Asténus, Palladius, autrefois maître du

palais, Antiochus et Evagrius, préposés aux soies. Je disais seulement: « Prions pour le salut du très pieux Auguste Constance; et tout le peuple criait d'une seule voix: « Christ, secours Constance ! » et longtemps dura cette prière.

11. - Non, jamais je n'écrivis au meurtrier et n'en reçus jamais de lettre. J'en ai appelé au témoignage de Dieu et de son Verbe, son Fils unique, notre Seigneur Jésus-Christ; mais accorde-moi d'adresser aussi quelques questions à mon accusateur. Comment est-il, parvenu à cette connaissance? prétendrait-il avoir des autographes de lettres? car c'est un bruit que les ariens se sont travaillés à répandre. D'abord qu'il produise des caractères semblables aux miens. Et encore n'est-ce pas infaillible: il est d'habiles faussaires qui, plus d'une fois, imitèrent jusqu'à l'écriture de vos mains impériales. Aussi la ressemblance des caractères est-elle sans autorité, si, ceux qui ont l'habitude d'en former de pareils ne viennent aussi rendre témoignage à leurs lettres. Je veux encore demander aux sycophantes qui leur a livré ces lettres et où elles furent trouvées? Car j'avais des secrétaires qui écrivaient sous ma dictée, et cet homme en avait qui recevaient ce qu'on lui adressait et le lui remettaient. Mes secrétaires sont présents ; daigne faire appeler ceux de Magnence, qui doivent vivre encore. Informe au sujet de ces lettres, examine comme si tu étais en présence de la vérité, la sauvegarde des rois et surtout des rois chrétiens. Avec elle, vous régnez en sécurité: car, dit la sainte Ecriture, *La miséricorde et la* vérité *sont la garde d'un roi; elles entourent son trône de justice*. C'est en s'en

faisant un bouclier que triompha le sage Zorobabel, et tout le peuple s’écria: *Grande est la vérité, et elle prévaut*.

12. - Si la calomnie s’était adressée à d’autres, je ferais appel à ta Piété, comme l’Apôtre fit appel à César pour voir cesser les complots de ses ennemis; mais puisque c’est près de toi qu’on ose m’accuser, à qui appellerai-je de ton tribunal? au Père de Celui qui dit: *Je suis la vérité*, afin qu’il incline ton cœur à la bienveillance. Maître tout-puissant, roi des siècles, père de notre Seigneur Jésus-Christ, c’est toi qui par ton Verbe as donné cet empire à ton serviteur Constance. Eclaire son cœur, afin qu’il reconnaisse la calomnie ourdie contre moi et accueille avec bonté mon apologie; qu’il ne laisse ignorer de personne que ses oreilles sont affermies dans la vérité, et que, selon l’Ecriture, *Seules, les lèvres justes sont agréées du roi*. C’est ainsi, en effet, que prospère le trône de la royauté, comme tu l’as fais dire par Salomon.

Ainsi donc, interroge, et que les accusateurs apprennent que tu te préoccupes de découvrir la vérité. Observe si la couleur de leur visage ne dévoile pas leur calomnie: car c’est un indice de la conscience. *Le visage,* dit l’Ecriture, *s’épanouit dans la joie du cœur; mais, dans le chagrin, il est triste*. Ainsi la conscience trahit les complots des frères de Joseph; ainsi le visage de Laban montra sa méchanceté contre Jacob. Aussi vois-tu le soupçon chez ceux qui fuient et se cachent, et, en nous, la liberté de la justification: car il ne s’agit pas aujourd’hui de biens de fortune, mais de la gloire de l’Eglise. Celui qui est frappé d’une pierre, cherche le médecin; mais les coups de la calomnie sont plis aigus que ceux des

pierres: *La calomnie,* dit Salomon, *est une massue, un glaive, un javelot aiguisé*. Contre eux, il n'est de remède que la vérité. La néglige-t-on : les blessures s'aggravent plus terriblement.

13. - De là le trouble de toutes les Eglises. On imagine des prétextes, et des évêques si considérables et d'un tel âge sont exilés, parce qu'ils sont en communion avec moi. Et si tout devait s'arrêter là, l'attente serait bonne: car tu es humain. Puisse, pour que le mal n'aille pas plus loin, la vérité prévaloir en toi! Ne laisse pas le soupçon s'élever sur toute l'Eglise, quand des chrétiens, et surtout des évêques, osent de tels complots et de tels écrits. Si tu ne veux pas faire de recherches, il est plus juste d'ajouter foi à ma justification qu'à la calomnie. Les calomniateurs font le mal en ennemis; moi, je combats et j'apporte des preuves. J'admire vraiment la réserve de mes paroles et l'impudence où en sont venus mes adversaires, de mentir à un empereur! Mais examine dans l'intérêt de la vérité et, comme il est écrit, *en recherchant, recherche*, devant nous, d'où viennent ces propos et où furent trouvées les lettres. Mais on ne convaincra pas un de mes secrétaires, et pas un de ceux du tyran ne parlera: car c'est une imagination. Et peut-être convient-il de ne pas chercher davantage: car on ne le veut pas, de crainte que celui qui écrivit les lettres ne soit nécessairement découvert. Quel est-il? Seuls les calomniateurs le savent.

14. - Puisque la grande Eglise est aussi devenue un sujet d'accusation, parce que la synaxe y aurait été célébrée avant l'achèvement de l'édifice, je présenterai une nouvelle

apologie à ta Piété; car j'y suis réduit par les sentiments hostiles de mes adversaires. Oui, je le confesse, cette synaxe fut célébrée; jusqu'ici je n'ai point menti ; je ne vais point maintenant nier la vérité. Mais la chose s'est faite autrement que ne l'ont rapportée les accusateurs. Permets-moi de le dire, nous ne célébrâmes point de jour de dédicace, très pieux Auguste: il nous était interdit de le faire avant d'avoir reçu ton ordre; ce n'est point non plus par préméditation que nous en vînmes à cet acte: aucun évêque, aucun clerc, n'avait été appelé, et les travaux étaient loin d'être terminés. La synaxe ne fut pas même annoncée, pour ne point donner de prétexte à l'accusation. Tous savent ce qui s'est passé; écoute néanmoins avec ta douceur et ta patience. C'était la fête de Pâques. Le peuple était immense et tel que pourraient le désirer dans une ville chrétienne des empereurs amis du Christ. Les églises se trouvant peu nombreuses et trop étroites, il y avait un grand trouble; on demandait à se réunir dans la grande église et que là tous priassent tour ton salut: ce qui se fit. Je les exhortais à attendre et à se réunir, en se pressant dans les autres églises; ils n'écoutèrent pas et étaient prêts à sortir de la ville et à se rassembler dans le désert, sous le soleil, aimant mieux supporter la fatigue de la route que de célébrer la fête dans le chagrin.

15. - Crois-moi, ô empereur, et ici reçois encore le témoignage de la vérité. Pans les synaxes de la sainte Quarantaine, à cause de l'exiguïté des édifices et de la grande multitude des peuples, beaucoup d'enfants et de nombreuses jeunes femmes, beaucoup de vieilles et de

nombreux jeunes hommes, violemment pressés, furent rapportés chez eux: grâce à Dieu, aucun ne mourut! mais tous murmuraient et demandaient la grande église. Si, avant la fête, telle fut la presse, que frit-il arrivé le jour même de la fête? toutes choses encore plus fâcheuses. Il ne convenait pas que la joie se changeât pour les peuples en chagrin, l'allégresse en deuil, la fête en pleurs, surtout quand je savais avoir l'exemple des Pères. Le bienheureux Alexandre, quand les églises étaient trop étroites, et que lui-même bâtissait, sous le nom de Théonas, celle qui alors était regardée comme trop grande; y réunissait les fidèles et, malgré les assemblées, n'interrompait pas les travaux.

J'ai vu la même chose à Trèves et à Aquilée; là aussi, les jours de fête et à cause de la multitude, les évêques faisaient les assemblées dans des lieux encore en construction, et ils ne trouvaient point d'accusateurs. Ton propre frère, d'heureuse mémoire, fit partie, dans Aquilée, d'une telle synaxe. Ainsi je fis moi-même; ce ne fut pas une inauguration, mais une assemblée de prière. Aussi, je le sais, ami de Dieu, tu accueilles avec faveur l'empressement des peuples et me pardonnes de ne pas avoir mis d'obstacle aux prières d'une telle multitude.

16. - Mais je veux encore adresser une question à mon accusateur. Où convenait-il que les peuples priassent, dans le désert ou dans un lieu de prière en construction Quel était le lieu convenable, le lieu saint où le peuple pût répondre *amen*? le désert ou l'endroit qui déjà portait le nom du Seigneur? Et toi, très pieux empereur, où eusses-tu voulu que les peuples levassent les mains et priassent pour toi?

sur le passage des hellènes ou dans un édifice qui, sous ton nom, est désormais, ou plutôt depuis sa première fondation, appelé la maison du Seigneur? Je sais que tu t'empresses de répondre en faveur de ton église : car tu souris, et ton sourire me montre ton sentiment. Mais, dit l'accusateur, il fallait prier dans les églises. Je l'ai dit, elles sont toutes trop petites et trop étroites pour les peuples. Comment convenait-il de faire les prières? Valait-il mieux que le peuple assistât, par parties et en se divisant, à une prière périlleuse, ou, du moment qu'il y avait désormais un édifice capable de recevoir tous les fidèles, qu'une seule et même voix s'y fît entendre dans une universelle symphonie? n'était-ce pas préférable? Ainsi se montrait l'unanimité de la multitude; ainsi sommes-nous plus vite entendus de Dieu. Car, selon la promesse du Sauveur, si deux personnes unissent leurs voix pour tout ce qu'elles pourront demander, il leur sera accordé. Que sera-ce si d'une telle réunion de peuples il s'élève une seule voix, disant à Dieu *amen*? Qui ne fut dans l'admiration? Qui ne te félicita à la vue d'un tel peuple assemblé dans un seul lieu? et les peuples, avec quelle joie ils' se regardaient mutuellement, eux qui auparavant se réunissaient en des lieux divers! Ce fut pour tous du bonheur; seul, le calomniateur fut affligé!

17. - Il me reste à prévenir une autre objection. L'édifice n'était pas achevé, dit l'accusateur et il n'était pas permis d'y faire des prières. *Lorsque tu pries,* dit le Seigneur, *entre au fond de ta demeure et ferme les portes*. Maintenant que dira l'accusateur? ou plutôt que diront les sages et les vrais chrétiens? Interroge-les, ô empereur: car c'est de l'un qu'il

est écrit: *Le fou dira des folies*, et des autres: *Prends conseil de tout homme de sens*. Quand les églises étaient trop étroites, quand les peuples étaient si nombreux et voulaient s'en aller au désert, que fallait-il faire? Le désert n'a point de portes et est accessible à qui veut venir; le lieu du Seigneur, au contraire, a des murs et des portes; il fait la distinction des pieux et des profanes. Tout homme sensé, ô empereur, n'en convient-il pas avec ta Piété? Ici, on le sait, il y a légitime prière; là, soupçon de désordre: excepté pourtant si, privés de sanctuaires, ceux qui prient, comme Israël, habitaient la solitude; encore Israël, en élevant le tabernacle, avait-il désormais circonscrit le lieu de prière. O maître et vrai roi des rois, Christ, Fils unique de Dieu, Verbe et Sagesse du Père, c'est parce que le peuple implora ta clémence, c'est parce que par toi il invoque ton Père, le Dieu suprême, pour le salut de ton serviteur, le très pieux Constance, qu'aujourd'hui je suis accusé. Je rends grâce à ta bonté qu'on me fasse un crime de l'observance de tes lois. Tout autre eût été l'accusation, et véritable le grief, si, laissant là l'édifice élevé par l'empereur, nous eussions cherché le désert pour prier. Comme alors l'accusateur eût donné carrière à son bavardage! Comme il eût été persuasif, en disant: il a méprisé ton lieu de prière; il est contre ton œuvre; il a ri en passant outre; il a indiqué le désert pour suppléer au manque d'espace; les peuples voulaient prier, il les en a empêchés. Voilà ce qu'il voulait dire; voilà ce qu'il cherchait; il ne supporte pas de ne rien trouver et finit par imaginer des paroles. S'il tenait ce langage, il me couvrirait de confusion, comme aujourd'hui il me fait injure, quand, à

l’exemple du diable, il observe ceux qui prient. Il s’est mépris en lisant l’histoire de Daniel; il t’a cru, l’ignorant! possédé de l’esprit de Babylone, et ne savait pas que tu es l’ami du bienheureux Daniel, que tu adores le même Dieu que lui, que, loin de les empêcher, tu veux que tous prient pour ton salut et la paix de tout ton règne.

18. - Telles sont mes plaintes contre mon accusateur. Toi, très pieux Auguste, puisses-tu voir revenir de nombreuses années et célébrer la dédicace de notre église! Les prières que tous ont faites pour ton salut ne sont point un obstacle à cette solennité. Qu’ils se gardent de ce mensonge, les ignorants! qu’ils apprennent des Pères et lisent les Ecritures, ou plutôt qu’ils apprennent de toi, un ami des lettres, ce que firent le fils de Josédec, le prêtre Jésus, et ses frères, le sage Zorobabel, fils de Salathiel, et Esdras, un prêtre, un scribe de la loi. Quand, après la captivité, le temple se relevait, à la fête des Tabernacles, jour de grande solennité et de prière pour Israël, ils rassemblèrent le peuple d’un commun accord dans le vaste vestibule de la principale entrée, tournée vers l’Orient, y disposèrent l’autel de Dieu, firent les offrandes et célébrèrent toute la solennité. Et ainsi, dans la suite, firent-ils les sacrifices les jours de sabbat et de renouvellement du mois, et les peuples élevaient leurs prières. Et l’Ecriture dit clairement que ces choses se faisaient et que le temple de Dieu n’était pas encore bâti; ou plutôt il s’élevait et s’accroissait, au milieu de ces prières. Ni l’attente de la dédicace ne fut un empêchement aux prières, ni les prières des assemblées ne furent un obstacle à la dédicace. Le peuple continuait de prier, et lorsque tout l’édifice fut

achevé, on fit la dédicace, on offrit les victimes de l'inauguration, et tous fêtèrent la fin des travaux. C'est ce que firent aussi le bienheureux Alexandre et les autres pères. Ils avaient déjà assemblé le peuple dans leurs églises, quand, après leur achèvement, ils rendirent grâce au Seigneur par la célébration de la dédicace. C'est aussi ce qu'il te convient de faire, ô empereur: l'édifice est prêt; il a été purifié par nos prières; il n'attend plus que la présence de ta Piété, la seule chose qui manque à sa parure. Puisses-tu remplir ce désir et, après avoir élevé une demeure à Dieu, lui offrir la prière qui lui est due! Tel est le vœu de tous.

19. - Accorde-moi d'examiner la dernière calomnie et permets-moi de m'en justifier. Ils ont osé m'accuser d'avoir résisté à tes ordres, en refusant de sortir de mon église. Je les admire de ne point se fatiguer de calomnier; comme eux, je ne me fatigue point, ou plutôt je suis heureux de me justifier: car plus il y a d'apologies, plus ils peuvent être connus.

J'aurais résisté aux ordres de ta Piété? à Dieu ne plaise! Moi qui ne suis pas un assez grand personnage pour résister même au questeur de ville. J'aurais désobéi à un si grand empereur? Et, à ce sujet, qu'est-il besoin de tant de paroles? Toute la ville me rend témoignage. Néanmoins permets-moi de reprendre l'affaire dès le principe. Si tu m'écoutes, tu admireras, j'en suis sûr, la dextérité de mes ennemis. Montanus vint m'apporter une lettre, comme si je t'avais écrit pour aller en Italie et pouvoir combler les vides que je crois voir dans l'ordre ecclésiastique. Je rends grâce à ta Piété d'avoir daigné consentir, comme si je t'avais écrit, et

pourvu à ce que je pusse entreprendre ce voyage et l’achever sans fatigue; mais j’admire que ceux qui mentirent à tes oreilles n’aient pas tremblé, à la pensée que le mensonge est le propre du diable et que les menteurs sont étrangers à Celui qui dit: *Je suis la vérité*. Je n’avais point écrit; une telle lettre, mon accusateur ne saurait la trouver; et, quand il m’eût fallu écrire chaque jour pour jouir de ta vue bienveillante, il n’est ni saint d’abandonner les églises, ni juste d’être importun à ta Piété, surtout quand, même absent, je te vois acquiescer aux demandes qui concernent l’Eglise. Ordonne-moi de lire les ordres que m’apportait Montanus. Les voici….

20. Où donc trouvèrent-ils encore cette lettre, ceux qui m’ont accusé? Je voudrais leur entendre dire qui la leur a donnée. Fais-les interroger, et tu apprendras qu’ils l’ont imaginée comme celle dont ils faisaient tant de bruit sous l’exécrable nom de Magnence. S’ils sont encore pris en délit de mensonge, à quelle justification nous réduiront-ils désormais? Car tel est leur souci, telle est, je le vois, leur ardeur: tout agiter et tout troubler. Peut-être, à force de propos, t’irritent-ils enfin contre moi; mais de tels hommes, il est juste de les repousser et de les haïr, parce qu’ils regardent comme leur ressemblant ceux dont ils sont écoutés et pensent que leurs calomnies pourront prévaloir même sur toi. Ainsi prévalut autrefois celle de Doëg contre les prêtres de Dieu; mais celui qui l’écouta était l’injuste Saül. Ainsi Jézabel, par ses calomnies, put nuire au très religieux Naboth; mais celui qui l’écouta était Achab, le méchant et l’apostat. Quant à David, le très saint David,

dont il te convient d’être l’imitateur, comme tous le désirent, non-seulement il n’admettait pas de tels hommes, mais il les écartait comme des chiens enragés:

Celui qui parlait en secret contre le prochain, je le poursuivais. Et ainsi observait-il le précepte: *Tu n’accueilleras pas de vains bruits*. Et vains aussi furent leurs propos auprès de toi; car, comme Salomon, tu demandas au Seigneur, qui t’a exaucé, crois-le, d’éloigner de toi toute parole vaine et mensongère.

21. - Du moment que cette lettre était une œuvre de calomnie et ne renfermait pas même l’ordre de venir, j’ai reconnu que ce n’était pas une volonté de ta Piété que je me rendisse auprès de toi. Tu ne m’invitais pas ouvertement à venir, tu m’écrivais comme si je t’avais moi-même écrit; tu voulais redresser ce qui semblait défectueux: il était clair, sans que personne le dit, que la lettre apportée n’était pas l’expression de ta Mansuétude. C’est ce que tous reconnurent; c’est ce que j’indiquai par écrit; et Montanus sut que je ne refusais pas de partir, mais que je ne pensais pas qu’il me convint que ce fût sur ma demande, afin de ne point faire trouver aux sycophantes un nouveau prétexte de dire que j’étais importun à ta Piété. Il est certain que je fis mes préparatifs, comme le sut encore Montanus ; j’étais prêt, si tu avais daigné m’écrire, à partir sur le champ et à m’empresser de nie rendre à ton appel. Je n’étais pas un insensé pour résister à un tel ordre. Ta Piété ne m’écrivit pas. Pouvais-je me présenter sans avoir été appelé? Que parlent-ils de ma désobéissance, puisqu’il n’y eut point de commandement? N’est-ce pas encore une calomnie de mes

ennemis, qui, dans leur imagination, donnent comme réalité ce qui est sans réalité? Et maintenant que je me justifie, je crains qu'ils ne bourdonnent partout, comme si je ne daignais pas me justifier, tant je suis pour eux un facile sujet d'accusation, tant ils sont prompts à la calomnie, au mépris de l'Ecriture qui dit: *N'aime pas à mal parler, pour ne point être enlevé*.

22. - Lorsque Montanus fut parti, vingt et un mois après, arriva Diogène le notaire. Il ne me remit pas de lettre, nous ne nous vîmes point, et il ne me signifia rien qui fît supposer un ordre. Quand Syrianus, le chef de l'armée, entra dans Alexandrie, comme les ariens répandaient certaines rumeurs et annonçaient que tout allait se faire à leur gré, je lui demandai s'il avait une lettre qui autorisât leurs propos. Oui, je le confesse, je demandais une lettre qui fût un ordre. Il me répondit qu'il n'en avait point; je demandai alors que Syrianus ou le préfet de l'Egypte, Maximus me donnassent cet ordre par écrit. Si je mettais une telle insistance, c'est que ton Humanité m'avait écrit de n'être troublé de rien, de ne point faire attention à ceux qui voudraient m'effrayer et de rester sans inquiétude dans les églises. Ceux qui m'avaient apporté cette lettre sont Palladius, autrefois maître du palais, et Astérius, qui fut chef militaire d'Arménie. Permets-moi de te lire la copie de ta lettre; la voici.

23. - « Constance, vainqueur, Auguste, à Athanase. Il n'a pas échappé à ton intelligence que j'ai toujours souhaité le bonheur de mon frère Constant. Quand je sus qu'il avait été enlevé par un complot de plus monstrueux des hommes,

dans quelle tristesse fus-je plongé? Votre prudence en peut juger aisément. Mais, puisque, dans la présente circonstance, il se trouve des gens pour tenter de t'effrayer de ce drame lamentable, j'ai cru devoir envoyer la présente lettre à ta Dignité. Je t'exhorte à pratiquer le devoir d'un évêque: instruis le peuple à se réunir dans la vraie religion et vaque avec lui aux prières consacrées. Ainsi nous est-il agréable: nous voulons que, conformément à notre décision, tu sois en tout temps évêque dans ton Eglise. » Et d'une autre main: « Que la Divinité te conserve pendant de longues années, Père très aimé! »

24. - Ils parlèrent de cette lettre avec les juges; mais moi qui l'avais en main, n'avais-je pas raison de demander un écrit et de ne point me prêter témérairement à leurs prétextes? Et eux, en ne montrant point d'ordre de ta Piété, n'allaient-ils pas droit contre la pensée de ta lettre? Ils ne présentaient pas d'écrit, et moi je ne pensais pas que, sans écrit, leurs paroles fussent conformes à la lettre de ton Humanité: c'est, en effet, contre de telles paroles qu'elle me mettait en garde. Ma conduite fut donc juste, ô Auguste très ami de Dieu : j'étais rentré dans ma patrie avec une lettre; je n'en devais sortir qu'avec une lettre. Il ne fallait pas que j'eusse un jour à répondre d'avoir fui de mon église, mais que, parti par ordre, je pusse donner la raison de ma retraite. C'est ce que pensaient aussi le peuple et les prêtres, et, avec eux, une très grande partie de la ville, pour ne pas dire plus, quand ils se rendirent auprès de Syrianus, près duquel se trouvait le préfet de l'Egypte, Maximus. Ils demandaient qu'on m'écrivît et qu'on m'envoyât une lettre, ou qu'on

cessât de troubler les églises jusqu'à ce qu'ils eussent député vers toi. Comprenant la justice de ces vives instances, Syrianus prit ton salut à témoin et assura devant Hilaire qu'il ne nous troublerait plus, mais en référerait à ta Piété. C'est ce qui ne fut ignoré ni de la suite du général, ni de celle du préfet de l'Egypte. Le prytané de la ville conserve les termes mêmes, et tu peux apprendre que ni moi, ni aucun autre, n'avons résisté un ordre de toi.

25. - Tous demandaient qu'on leur montrât une lettre de ta Piété. Sans doute, une seule parole de l'empereur a la même autorité qu'un écrit de sa main, surtout quand celui qui la transmet ose écrire ce qu'elle ordonne. Mais, du moment que ces hommes ne disaient point clairement qu'il y eût un ordre, qu'ils ne le donnaient pas par écrit, comme on le demandait, et paraissaient tout faire d'eux-mêmes, je le confesse et le dis avec sincérité, je conçus des soupçons contre eux. Il y avait autour d'eux beaucoup d'ariens; ils mangeaient et prenaient conseil avec eux; plus de liberté dans leurs actions; ils n'avaient souci que de me tendre des embûches et des pièges. Rien dans leurs actes qui parût résulter d'un ordre de l'empereur; ils prouvaient eux-mêmes qu'ils agissaient à la demande de mes ennemis. Cette conduite me forçait d'exiger une lettre avec plus d'instance; tout m'était suspect, leurs tentatives et leurs projets; et, rentré dans mon église avec tant de lettres, il ne me convenait pas d'en sortir sans lettre. Sur la foi de Syrianus, tous les fidèles se réunissaient dans les églises avec joie et sans inquiétude. Mais, vingt-trois jours après avoir donné sa parole, il envahit l'église avec des soldats pendant que nous

faisions les prières habituelles: c’est ce qu’ont vu ceux des soldats qui sont entrés; on célébrait la veillée de la synaxe du lendemain. Il arriva dans cette nuit des choses telles que le voulaient et d’avance les avaient annoncées les ariens. Ils formaient l’escorte du général, quand il entra; ils étaient les chefs et les conseillers de l’irruption. Conduite qui n’a rien d’incroyable, Auguste très ami de Dieu: car ils n’échappèrent point aux yeux, et tout fut divulgué. A la vue de l’invasion, j’invitai d’abord les peuples à se retirer, et c’est seulement après eux que, caché et conduit par Dieu, comme l’ont vu ceux qui étaient avec moi, je me retirai moi-même. Depuis ce temps, je restai caché, sûr de me justifier auprès de Dieu et de ta Piété. Non, je n’ai point fui, je n’ai point abandonné mon peuple, et j’ai pour témoin de la persécution l’irruption du général, qui fut pour tous le plus grand sujet d’étonnement. Il lui fallait ou ne pas engager sa parole, ou, après l’avoir engagée, ne point mentir.

26. - Que voulaient-ils donc? pourquoi la ruse et ces embûches, quand ils pouvaient commander et n’avaient qu’à écrire? car quelle assurance ne donne pas un ordre de l’empereur! Mais cette volonté de se dérober rendait plus clair le soupçon qu’ils n’avaient point d’ordre. Que demandais-je de déplacé, ô empereur ami de la vérité? qui ne conviendrait qu’une telle demande était bien dans la bouche d’un évêque? Tu sais, toi qui lis les Ecritures, quel crime c’est pour un évêque de déserter son église et de ne pas prendre soin du bercail de Dieu. L’absence des pasteurs n’est-elle pas pour les loups une occasion de se jeter sur le troupeau? C’est ce que cherchaient les ariens et les autres

hérétiques, afin que, par mon absence, ils trouvassent le champ libre pour tromper les peuples et les jeter dans l'impiété. Si j'avais fui, quelle apologie présenterais-je aux vrais évêques? ou plutôt à celui qui m'a confié le troupeau, à celui qui juge toute la terre, au véritable et souverain roi, Notre Seigneur Jésus-Christ, le Fils de Dieu? N'aurait-on pas raison de me faire un crime d'avoir négligé mon église? Ta Piété ne m'adresserait- elle pas ce juste reproche? Pourquoi, après être rentré avec une lettre, te retires-tu sans lettre et abandonnes-tu les peuples? Et les peuples, au jour du jugement, ne rejetteraient-ils pas sur moi leur abandon? ne diraient-ils pas: Il a fui, celui qui nous surveillait, et nous fumes négligés; il n'était personne pour nous avertir. A ces plaintes que répondrais-je? car tel était le reproche qu'adressait Ezéchiel aux anciens pasteurs; telle est la pensée du bienheureux apôtre Paul, quand, s'adressant à son disciple, il dit à chacun de nous *Ne néglige pas la grâce qui est en toi, la grâce qui t'a été donnée par l'imposition des mains des prêtres*. Telle était aussi ma crainte, quand je ne voulais pas fuir, mais recevoir un ordre, si telle était la volonté de ta Piété. Je ne reçus point ce que je demandais avec justice, et c'est à tort qu'aujourd'hui je suis accusé devant toi. Non, je ne résistai pas à un ordre de ta Piété et je ne tenterai pas de rentrer dans Alexandrie, sans que ton Humanité le veuille. Je m'empresse de le déclarer, afin que les sycophantes ne trouvent point prétexte à une nouvelle attaque.

27. - Ces considérations m'empêchaient de me trouver coupable et je m'empressais avec cette apologie vers ta

Piété, connaissant ta clémence, gardant le souvenir de tes infaillibles promesses et plein de confiance dans ces mots des divins Proverbes : *Les justes raisons sont accueillies d'un roi ami des hommes*. Déjà je me mettais en chemin et je sortais du désert, quand tout à coup se répandit un bruit, qui d'abord semblait incroyable, mais dont la suite a montré la vérité. On disait partout que Libère, évêque de Rome, le grand Hosius d'Espagne, Paulin des Gaules, Denys et Eusèbe d'Italie, Lucifer de Sardaigne, d'autres évêques, des prêtres, des diacres avaient été bannis, parce qu'ils se refusaient souscrire contre moi. Pendant qu'ils partaient pour l'exil, Vincent de Capoue, Fortunatianus d'Aquilée, Hérémius de Thessalonique et tous les évêques d'Occident avaient souffert une violence peu commun, une grande contrainte et de cruelles injures, jusqu'à ce qu'ils eussent promis de renoncer à ma communion.

J'étais dans la stupeur et l'hésitation, et voilà que d'Egypte et de Libye arrive une autre nouvelle. Près de quatre-vingt dix évêques avaient été persécutés et leurs églises livrées à ceux qui confessent les dogmes d'Anus; seize avaient été exilés ; les autres avaient pris la fuite ou s'étaient vus contraints de feindre. Telle était, disait-on, la violence de la persécution, qu'à Alexandrie, pendant que les frères priaient, le Jour de Pâques et les dimanches, dans un lieu désert, près du cimetière, le chef militaire, avec plus de trois mille soldats portant des armes, des épées nues et des traits, s'était précipité sur les chrétiens et avait donné lieu à ce qu'on devait attendre d'une telle irruption contre des femmes et des enfants qui ne faisaient que prier Dieu. Peut-

être ne convient- il pas aujourd’hui de raconter ces choses, de crainte que leur seul souvenir ne fasse venir des pleurs à tous les yeux. Telle fut la cruauté, que des vierges furent dépouillées de leurs vêtements, et que les corps de ceux qui avaient succombé aux coups ne furent pas immédiatement remis pour être ensevelis , mais jetés dehors en pâture aux chiens, jusqu’à ce que les parents les dérobassent, avec beaucoup de péril, en cachette et en grande peine d’être découverts.

28. - Peut-être le reste paraîtra-t-il incroyable, et, à force d’atrocité, frappera tous les hommes de stupeur. Il faut cependant parler, afin que ta sollicitude et ta piété amies du Christ apprennent que toutes ces calomnies et ces délations n’ont d’autre but que de me chasser des églises et d’y introduire l’impiété. Quand ces vrais et vénérables évêques eurent été bannis ou réduits à fuir, des païens, des catéchumènes, les premiers du sénat et les plus illustres par la richesse, reçoivent des ariens l’ordre d’enseigner, à la place des chrétiens, la foi pieuse. On ne cherchait plus, suivant le précepte de l’Apôtre, si quelqu’un *était irrépréhensible;* mais, à la manière de l’impie Jéroboam, celui qui donnait plus d’or était nommé évêque. Et peu leur importait qu’il fût païen, pourvu qu’il donnât de l’or. Les évêques, ordonnés par Alexandre, des moines et des ascètes, furent exilés, et ces habiles artisans de calomnies ne négligèrent rien pour violer la constitution apostolique et souiller les églises. Quel fut le fruit de leurs calomnies? Il leur fut donné de transgresser la loi et de se porter à ces extrémités en ton temps : aussi est-ce contre eux qu’il a été

écrit: *Malheur à vous par qui mon nom est blasphémé parmi les nations*.

29. - Malgré ces rumeurs et le bouleversement de toutes choses, je ne ralentis pas mon empressement et je me mis en route pour me rendre auprès de ta Piété; je mettais d'autant plus d'ardeur que j'étais convaincu que ces choses se faisaient contre la pensée de ta Piété. Je me disais que, si ton Humanité apprenait ce qui se passait, elle l'empêcherait de se renouveler à l'avenir car un religieux empereur ne peut vouloir que des évêques soient bannis, des vierges dépouillées et les églises jetées dans le trouble. Telles étaient mes réflexions et je m'empressais sur les chemins; mais voici que m'arrive une troisième nouvelle. On dit que des lettres ordonnent aux tyrans d'Axum de renvoyer l'évêque Frumentius,

De me rechercher jusque chez les barbares, de m'amener sous escorte conformément au formulaire des préfets, de contraindre les peuples et les clercs de communiquer avec l'hérésie arienne, et, s'ils n'obéissaient pas, de les faire périr. Et ce n'était pas une simple rumeur; les faits mêmes parlaient. Si ton Humanité le permet, voici la lettre que ces malheureux lisaient sans cesse, avec menace de mort.

30. - « Constance vainqueur, très grand, Auguste, aux Alexandrins.

« Votre ville, fidèle à ses antiques traditions et au souvenir de la vertu de ses fondateurs, vient encore aujourd'hui de montrer son habituelle obéissance. Quant à nous, si nous n'effacions même Alexandre par notre sollicitude pour elle,

nous ne nous ferions pas de faibles reproches. C’est le propre d’un esprit sain de montrer sa réserve en tout; mais, accordez- » moi de le dire, il appartient à la royauté de saluer avant toutes choses votre vertu. Vous avez été les premiers à établir des maîtres de sagesse et à comprendre la voix de Dieu, vous qui avez choisi les meilleurs guides, accueilli avec empressement notre décret, chassé, comme il le méritait, le trompeur et l’imposteur, adhéré, comme il convenait, à des docteurs d’une gravité et d’une vertu merveilleuse.

« La plupart des citoyens étaient aveuglés : on voyait dominer un homme qui, s’élançant des profondeurs de l’abîme et comme s’il était en pleines ténèbres, entraînait au mensonge les âmes avides de vérité, n’offrait jamais une parole fructueuse et séduisait à force de prestiges. Les flatteurs acclamaient, applaudissaient, s’émerveillaient; à cette heure, ils grondent encore entre les dents; les simples suivaient. C’était un débordement qui, au milieu de la négligence universelle, emportait tout. En tête de la foule était un bomme qui, pour parler en toute vérité, ne différait en rien des artisans sédentaires et ne rendait à la ville d’autre service que de ne point précipiter ses citoyens dans des gouffres. Mais ce généreux et illustre personnage n’a pas attendu la sentence; il s’est lui-même condamné en prenant la fuite. Il est de l’intérêt même des barbares de le faire disparaître, de peur qu’il ne persuade l’impiété à quelques-uns d’entre eux, pleurant ses malheurs, comme dans un drame, devant les premiers venus. On lui dira donc un long adieu.

« Pour vous, il me faut vous ranger avec un petit nombre, ou plutôt vous honorer seuls entre tous, vous qui êtes aussi supérieurs en vertu et en intelligence que le proclament vos actes, célébrés, peu s’en faut, par toute la terre. Quelle prudence! Puissé-je entendre encore autant de messagers raconter et glorifier votre conduite, ô vous qui, par votre ardeur pour la vertu, avez surpassé vos ancêtres et donnez à vos contemporains et à la postérité un si bel exemple! Vous avez été seuls à choisir, à cause de ses mœurs, le guide le plus parfait pour la parole et la conduite des âmes. Vous n’avez point hésité, vous avez virilement changé de sentiments, vous vous êtes unis au reste de l’Eglise. De ces soucis terrestres, vous vous êtes élevés aux choses célestes, sous la conduite du vénérable Georges, le plus expérimenté des hommes dans de tels exercices.

« Puissent ensemble tous les habitants de votre ville se fixer à sa voix comme à une ancre sacrée, afin que nous n’ayons plus besoin d’employer le fer ou le feu à la guérison des âmes souillées! Nous leur conseillons de renoncer à leur zèle pour Athanase, d’oublier ce bavardage redondant, et de se rappeler qu’ils s’exposent aux derniers dangers. Se trouvera-t-il un homme, même parmi les plus habiles, pour en sauver les séditieux? Il serait absurde de poursuivre de contrée en contrée le misérable Athanase, pris en flagrant délit d’infamie, pour lui infliger le supplice qu’il mérite, quand il faudrait lui enlever dix fois la vie, et de laisser s’agiter ses flatteurs et ses ministres, des charlatans, des hommes tels qu’il est honteux de les nommer et que depuis longtemps les juges ont reçu l’ordre de mettre à mort. Peut-être ne

mourront-ils pas encore, si, renonçant à leurs premières fautes, quoique tard, ils reviennent enfin à résipiscence. Ils avaient pour chef le scélérat Athanase, le fléau de la République, qui porta sur les hommes les plus saints ses mains impies et criminelles. »

31. - Voici la lettre écrite au sujet de Frumentius, évêque d'Axum, aux tyrans de ce pays.

« Constance vainqueur, très grand Auguste, à Aïzanas et Sazanas.[8]

« Le principal objet de notre souci et de notre ardeur est la connaissance du Tout-Puissant. Car, je le pense, en de telles choses, la commune espèce des hommes mérite une égale sollicitude, pour vivre dans l'espérance, avec la connaissance de Dieu et sans désaccord sur la recherche du juste et du vrai. Pour vous honorer de la même vigilance et vous faire participer aux mêmes biens que les Romains, nous ordonnons qu'un seul et même dogme soit en vigueur dans les églises des deux peuples. C'est pourquoi envoyez au plus vite l'évêque Frumentius en Egypte devant le très vénérable Georges et les autres évêques d'Egypte, qui, en fait d'ordinations et de semblables jugements, sont des maîtres plus autorisés.

« Vous savez sans doute et vous vous rappelez, à moins que vous ne feigniez d'être seuls à ignorer ce qui est dans toutes les bouches, que ce Frumentius a été élevé à ce rang de la vie par Athanase, un homme couvert de crimes, qui, incapable de se justifier des accusations portées contre lui, fut aussitôt précipité de son siège, et, ne pouvant vivre nulle part, erre d'un pays dans un autre, comme pour échapper à

sa méchanceté. Si Frumentius s'empresse d'obéir, prêt à rendre compte de toute la situation, il sera clair pour tous qu'il n'est pas en désaccord avec la loi de l'Eglise et la foi dominante. Après avoir été jugé, fait ses preuves et rendu compte de toute sa vie, il sera institué par les évêques, s'il veut être réellement et justement évêque. S'il diffère et fuit le jugement, il est bien clair que, séduit par les discours du pervers Athanase, il est impie envers Dieu, avec la même préméditation dont a été convaincu ce scélérat. Il est à craindre qu'il ne passe à Axum et ne corrompe vos peuples par ses discours impies et criminels, et que, non content de troubler, de bouleverser les églises, de blasphémer contre le Tout-Puissant, il ne soit pour chacun de vos peuples en particulier une cause de renversement et de ruine. Mais nous savons qu'après avoir ajouté à son instruction et retiré une grande et commune utilité du commerce du très vénérable Georges et des autres évêques, très versés dans de tels enseignements, il reviendra sur son siège avec une très exacte connaissance de toutes les choses ecclésiastiques. Que Dieu vous garde, frères très honorés! »

[8] Une inscription en langue grecque, relevée sous le nom d'*inscription d'Axum,* fait connaître, avec les titres de ces deux princes, les peuples qui formaient leur empire. Aïzanas, qui l'avait fait poser en commémoration d'une victoire de son frère Saïzanas, qu'il n'avait pas encore associé à la royauté, s'y intitule « roi des Axomites et des Homérites, de Rhada, des Ethiopiens et de Sylé, de Tiamo, des Bongaïtes et de Roca, roi des rois, fils du dieu invincible Arès. » Il régnait donc sur toute l'Abyssinie jusqu'à Zeila (Sylé), au-delà du détroit de Bab el-Mandeb. Etait-il encore païen, ou mêlait-il des restes de paganisme à son christianisme? On ne saurait le dire; mais il ne faut pas s'étonner de le voir se dire fils du dieu grec Arès, parler grec et recevoir de Constance des lettres en grec. La langue grecque était répandue

en Ethiopie dès le temps des Ptolémées, comme l'indique une autre inscription, celle d'Adulis.

32. - A la nouvelle de ces événements et les ayant presque sous les yeux par le récit douloureux de ceux qui les annonçaient, je le confesse, je repris le chemin du désert; je faisais cette réflexion que comprend ta Piété : Si l'on me recherche pour m'envoyer aux préfets, c'est un obstacle qui me ferme l'accès de la clémence impériale. Si ceux qui n'ont pas souscrit contre moi ont tant souffert; si, pour n'avoir pas voulu communiquer avec les ariens, des laïques ont été mis à mort, il n'est pas douteux que les sycophantes imagineront des supplices nouveaux et mille morts contre moi; et, après ma mort, mes ennemis formeront tel complot qu'ils voudront et contre qui ils voudront, mentant plus que jamais, bien sûrs de n'avoir plus personne pour les convaincre de faux. Je n'ai pas fui par crainte de ta Piété: je connais ta clémence et ton humanité; mais je voyais dans ces forfaits la fureur de mes ennemis et je réfléchissais que, dans la crainte d'être convaincus d'avoir agi contre la pensée de ta Probité, ils feraient tout pour me tuer.

C'est seulement hors des villes et de l'éparchie que ton Humanité a ordonné de chasser les évêques; et voilà que ces hommes admirables, osant outrepasser tes ordres, ont relégué, au-delà de trois éparchies, dans d'horribles et incultes déserts, des vieillards, des évêques chargés d'années. Ceux de Libye ont été envoyés dans la grande oasis; ceux de la Thébaïde, dans l'oasis d'Ammon. Je le répète : je n'ai pas fui par crainte de la mort; aucun d'eux

n’a le droit de m’accuser de lâcheté; mais le Sauveur nous a prescrit de fuir, si l’on nous poursuit; de nous cacher, si l’on nous recherche; de ne point nous livrer à un péril manifeste et enflammer davantage, en nous offrant à leur vue, la colère des persécuteurs. Il y a même crime à se tuer soi-même ou à se livrer aux coups de ses ennemis. Fuir, c’est, suivant le précepte du Sauveur, connaître le temps et prendre le véritable intérêt des persécuteurs, afin que, dans leur empressement de sévir jusqu’à la mort, ils ne soient point responsables envers le précepte: *Tu ne tueras pas*. Et pourtant c’est surtout notre mal qu’ils veulent, quand ils nous calomnient. Ce qu’ils viennent de faire montre que tel est leur souci, tel leur sanguinaire dessein. Après avoir entendu, je le sais, très religieux Auguste, tu seras dans l’étonnement: car elle est vraiment digne de stupeur, cette audace. Quelle est-elle? écoute en peu de mots.

33. - Le Fils de Dieu, notre Seigneur et notre Sauveur Jésus-Christ, qui, fait homme pour nous, a aboli la mort et affranchi le genre humain de la servitude, nous a, entre toutes ses grâces, fait celle d’avoir sur la terre une image de la sainteté des anges, je veux dire la virginité. Aussi celles qui possèdent cette vertu sont-elles appelées fiancées du Christ par l’Eglise catholique. Les voyant, les hellènes les admirent comme des temples du Verbe: car chez les seuls Chrétiens prospère cette vénérable et céleste institution, qui même est un grand témoignage que chez nous se trouve la réelle, la vraie vénération de Dieu. Ton père d’heureuse mémoire, le très pieux, l’auguste Constantin, les honorait entre toutes; ta Piété, dans ses lettres, les appela souvent honorables et saintes. Mais maintenant les admirables ariens qui nous calomnient et entourent les évêques d’embûches, les traduisent devant les juges, leurs ministres dociles, les

dépouillent de leurs vêtements, les suspendent aux hermétairies[9] et leur frappent tant de fois les flancs de trois coups de suite, que jamais les vrais malfaiteurs ne subirent pareil supplice. Pilate autrefois, sollicitant la faveur des Juifs, perça d'un coup de lance un des flancs du Sauveur; eux, ils surpassent encore la fureur de Pilate: ce n'est pas un seul, mais les deux flancs qu'ils déchirent; car les membres des vierges sont par excellence les membres du Sauveur.

Il suffit que l'on raconte de tels forfaits pour que tous frissonnent à leur récit; eux seuls, non-seulement ils ne tremblent pas de dépouiller et de déchirer les membres purs que les vierges ont consacrés à notre seul Sauveur le Christ, mais encore, pour comble d'horreur, lorsque tous leur reprochent une telle cruauté, au lieu de rougir, ils prétextent un ordre de ta Piété: tant ils sont audacieux en tout et pervers dans leurs desseins ! Non, on n'a pas ouï que, même pendant les persécutions, il se soit rien fait de tel; et si un tel forfait s'est jamais rencontré, il ne convenait, quand tu es chrétien, ni que la virginité souffrit cette injure et ce déshonneur, ni que ces malheureux rejetassent leur cruauté sur ta Piété: car c'est un mal personnel aux seuls hérétiques d'être impies envers le Fils de Dieu et cruels envers ses saintes vierges.

[9] Les *hermès,* étaient, on le sait, des bustes d'Hermès surmontant des stèles oblongues. Les *hermétairies,* ἑρμαὶ, étaient des piliers auxquels ou attachait les coupables condamnés la flagellation pour leur infliger le supplice. Il est probable qu'au moins dans le principe elles étaient, comme les *Hermès,* surmontées d'une tête de Mercure.

34. - Quand les ariens se livraient *à* tant et de tels crimes, je n'ai point failli en obéissant à la divine Ecriture: *Cache-toi,*

dit-elle, *pour un moment, jusqu'à ce que passe la colère du Seigneur*. Tel fut le nouveau motif de ma retraite, Auguste très ami de Dieu ; je n'ai refusé ni de partir pour le désert, ni, s'il l'eût fallu, de descendre du haut du rempart dans une corbeille. J'ai tout supporté et j'ai habité avec les bêtes sauvages, jusqu'à ce que vous fussiez passés. J'attendais l'occasion d'un tel discours et j'avais la confiance que les calomniateurs seraient convaincus, que ton Humanité se montrerait. O bienheureux et très pieux Auguste, qu'eusses-tu préféré? que je vinsse, quand mes calomniateurs me cherchaient, ardents de fureur? ou, selon ce qui est écrit, que je me cachasse un moment, afin que, ce pendant, les sycophantes fussent convaincus d'hérésie et que ton Humanité se manifestât? Eusses-tu voulu, ô empereur, que je comparusse devant tes juges, afin que, quand tu n'avais écrit qu'en vue d'une simple menace, sans comprendre ta pensée et excités par les ariens, ils me fissent périr en vertu de ta lettre, et, à cause de cette lettre, t'imputassent ma mort? Il ne me convenait, ni de me présenter de moi-même, ni de me livrer pour qu'on versât mon sang; il ne convenait pas qu'un empereur, ami du Christ, prît à son compte des meurtres de chrétiens, des meurtres d'évêques.

35. - Il a donc mieux valu me cacher et attendre cette occasion. Oui, je sais que, grâce à ta connaissance des divines Ecritures, tu m'approuves et applaudis à ma conduite. Voilà que, dans le silence de ceux qui t'irritaient, a paru ta religieuse clémence; voilà qu'il a été démontré à tous que, même dans le principe, ce n'était pas toi qui persécutais les chrétiens, mais que c'étaient nos ennemis

qui dévastaient les églises pour répandre partout leur impiété, et que, si je n’avais pris la fuite, j’aurais depuis longtemps été pris dans leurs complots. Car ceux qui n’ont pas refusé de proférer contre moi de telles calomnies devant un si grand prince, ceux qui se sont portés à de tels attentats contre des évêques et des vierges, poursuivaient évidemment ma mort. Mais grâces soient rendues au Seigneur qui t’a donné l’empire, tous ont proclamé ta clémence et leur méchanceté, qui m’a, dans le principe, fait prendre la fuite, afin que je pusse t’adresser cette justification et que tu trouvasses quelqu’un pour exercer ton humanité.

Je t’en supplie, puisqu’il est écrit: *une humble réponse écarte la colère*; puisqu’il est dit encore : *Les justes raisons sont accueillies du roi*, accueille cette apologie, rends tous les évêques et tous les clercs à leurs patries et à leurs églises. Ainsi sera dévoilée la méchanceté des calomniateurs, et toi, maintenant et au jour du jugement, tu pourras dire avec confiance au Seigneur, notre Sauveur et notre souverain roi, Jésus-Christ: *Je n’ai fait périr aucun des tiens*. Ce sont eux qui ont comploté contre tous ceux qui t’appartenaient; moi, je me suis affligé sur ceux qui sont morts, sur les vierges déchirées de coups, sur tous les maux faits aux chrétiens; j’ai rappelé les exilés et les ai rendus à leurs églises.

APOLOGIE DE SAINT ATHANASE SUR SA FUITE.

1. J’entends dire que Léontius, l’évêque actuel d’Antioche, Narcisse de Néroniade, Georges de Laodicée et les ariens de leur secte, répandent mille bruits injurieux sur moi et m’accusent de lâcheté, parce que, lorsqu’ils me cherchaient pour me faire périr, je ne me suis pas offert à leurs coups. A leurs injures et à leurs calomnies, je pourrais répondre par des faits qu’ils ne sauraient nier et que condamnent tous ceux qui les ont entendu articuler contre eux; mais je ne me laisserai pas entraîner à leur dire autre chose que cette parole du Seigneur: *Le mensonge vient du diable*, et ce mot de l’Apôtre: *Les insulteurs n’hériteront point du royaume de Dieu*. Il suffit de montrer par là qu’ils ne règlent sur l’Evangile ni leurs pensées ni leurs actes, et n’estiment beau que ce qu’ils veulent, au gré de leurs passions.

2. Mais, puisqu’ils se donnent les airs de m’accuser de lâcheté, il me faut écrire quelques mots qui montreront la perversité de leur caractère, leur ignorance de la sainte Ecriture, ou, s’ils la connaissent, leur incrédulité sur la divine inspiration de ses oracles. S’ils croyaient, ils n’oseraient pas contre elle et ne rivaliseraient pas de méchanceté avec les Juifs, meurtriers du Seigneur. C’est Dieu qui a donné ce précepte: *Honore ton père et ta mère*, et cet autre : *Que celui qui parle mal de son père et de sa mère, périsse de mort*. Mais eux, ils se font des lois en sens contraire, changent l’honneur en déshonneur et s’arrogent l’argent que les fils doivent à leurs parents; ils lisent les actions de

David, et leurs soucis sont en contradiction avec elles; ils font un crime aux innocents de prendre et d'égrener des épis le jour du sabbat, et eux-mêmes ne se mettent en peine ni des lois ni du sabbat, comblant ainsi leurs iniquités. Dans la perversité de leur caractère, ils portent envie au salut des disciples et ne tendent qu'à faire prévaloir leur opinion personnelle. Aussi ont-ils reçu le prix de leur transgression, devenus profanes, et traités désormais de princes de Sodome et de peuple de Gomorrhe; et il ne me semble pas que moindre soit le châtiment qui leur est infligé, l'inconscience de leur propre déraison. Car ils ne comprennent pas ce qu'ils disent et pensent même savoir ce qu'ils ne savent pas. Ils n'ont qu'une science, celle de mal faire et d'imaginer chaque jour des méfaits pires que ceux de la veille.

S'ils attaquent ma fuite, ce n'est pas par vertu, dans le désir de me voir agir en homme de cœur. D'où viendrait un tel vœu à des ennemis pour des hommes qui ne courent pas avec eux la carrière du mauvais esprit? C'est par malice qu'ils bourdonnent partout de tels bruits, se figurant, dans leur bonhomie, que, par crainte de leurs injures, je vais me livrer entre leurs mains. Voilà ce qu'ils veulent; c'est pour cela qu'ils s'agitent, jouent la comédie de l'amitié et poursuivent en ennemis. Rassasiés de sang, ils veulent encore se délivrer d'un homme qui, éternel ennemi de leur impiété, affiche et confond leur hérésie.

3. Quel est celui qu'ils ont jamais poursuivi et pris, sans le traiter avec violence? Quel est celui qu'ils ont recherché et découvert sans le faire mourir misérablement ou vivre dans

une complète affliction? Car telles sont leurs œuvres; les juges ne sont que les ministres de leur cruauté. Quel lieu ne garde le souvenir de leur méchanceté? qui, pour avoir pensé autrement qu'eux, ne les a vus comploter et imaginer des prétextes à la façon de Jézabel? quelle église aujourd'hui n'est pas en deuil, par suite de leurs trames contre les évêques? Antioche pleure Eustathe, le confesseur, l'orthodoxe; Balanée, l'admirable Euphration; Paltos et Antarados, Cymatius et Cartérius; Andrinople, Eutrope, l'ami du Christ, et son successeur Lucius, qui souvent porta leurs chaînes et y mourut; Ancyre, Marcellus; Béroée, Cyrus; Gaza, Asclépas. Ce n'est qu'après les avoir d'abord couverts d'outrages que ces trompeurs les firent bannir. Quant à Théodule et Olympius, évêques de Thrace, quant moi et à mes prêtres, ils ne nous firent rechercher que pour nous infliger la peine capitale; et telle eût peut-être été notre mort, si, alors aussi,[1] nous n'eussions pris la fuite contre leur espoir. Car ainsi l'ordonnaient les lettres adressées au proconsul Donat contre Olympius. et à Philagrius contre moi. Après avoir poursuivi et découvert Paul, évêque de Constantinople, ils le firent publiquement étrangler à Cucuse, en Cappadoce; ils avaient pris pour bourreau un ancien préfet, Philippe, le patron de leur hérésie et le ministre de leurs pervers desseins.

[1] Il parle de sa première fuite lors de l'intronisation de Grégoire.

4. Sont-ils enfin rassasiés de tant de crimes, et vont-ils désormais se tenir en paix? nullement. Ils ne connaissent point de repos, mais, comme la sangsue du livre des Proverbes, ils rajeunissent pour le mal et prennent des forces contre les grandes églises. Qui pourrait fidèlement raconter ce qu'ils viennent de faire? quel récit peut donner une idée de leurs actes? Les églises étaient en paix et les peuples priaient dans les synaxes, quand tout à coup l'évêque de Rome, Libère, Paulin, de la métropole des Gaules, Denys, de celle de l'Italie,[2] Lucifer, de celle des îles de Sardaigne, Eusèbe, d'Italie, tous de vertueux évêques, des hérauts de la vérité, sont enlevés et bannis, sans autre motif que d'avoir refusé de se ranger avec eux à l'hérésie d'Arius et de souscrire à leurs inventions et à leurs calomnies contre moi.

[2] Milan.

5. Il est superflu de parler du grand et heureux vieillard, du confesseur si justement nommé Hosius;[3] car peut-être est-il connu de tous qu'ils l'ont fait bannir. Ce vieillard n'était pas un inconnu, mais le plus illustre des évêques, plus illustre à lui seul que tous les autres. Quel synode ne présida-t-il pas[4]? La droiture de sa parole ne persuadait-elle pas tous les esprits? quelle église ne garde les plus beaux souvenirs de son intercession[5]? qui jamais, dans le chagrin, vint à lui, sans revenir consolé? qui, dans le besoin, lui fit une demande, sans obtenir ce qu'il voulait? Un tel homme ne put échapper à leur audace, parce que, sachant de quelles calomnies ils sont capables par leur impiété, il n'avait point souscrit à leurs complots contre moi. Si plus tard, par suite des coups qui lui furent portés hors de toute mesure et des trames ourdies contre ses proches, vieux et faible de corps, il leur céda un instant, il n'est pas moins une preuve de la méchanceté de ces hommes dont le souci est de montrer partout qu'ils ne sont pas de vrais chrétiens.

[3] Athanase avait dit de même, dans l'*Apologie à Constance.*

[4] Il avait présidé le concile de Nicée.

[5] Allusion à la mission qu'il avait remplie à Alexandrie, où Constantin l'avait envoyé comme médiateur entre Alexandre et Arius.

6. Une seconde fois ils envahirent Alexandrie, me cherchant pour me tuer, et ce fut une guerre plus cruelle que la première. Tout à coup des soldats cernèrent l'église, et, au lieu des prières, on entendait le bruit des armes. Puis, pendant le carême, arrive leur émissaire, Georges de Cappadoce, qui, instruit par de tels maîtres, ajoute à tant de maux. Après la semaine de Pâques, des vierges étaient jetées en prison, des évêques emmenés dans les chaînes par des soldats; on pillait les demeures et le pain des veuves et des orphelins; on faisait des descentes dans les maisons, on

transportait la nuit les chrétiens, on mettait les scellés, les frères des clercs étaient en danger pour leurs frères. Suivirent de plus affreuses audaces. La semaine de la sainte Pentecôte, le peuple, après avoir jeûné, s'était rendu au cimetière pour prier; tous avaient horreur de la communion de Georges. A cette nouvelle, ce profond scélérat excite le chef militaire Sébastien, un manichéen et celui-ci, avec une troupe de soldats portant des armes, des épées nues, des arcs et des traits, se précipite en plein dimanche sur les peuples. Il ne trouve plus que quelques fidèles en prière: car la plupart s'étaient retirés à cause de l'heure; et alors furent commis les crimes qu'on devait attendre d'un agent des ariens. Il allume un bûcher, place des vierges près du feu et les force de dire qu'elles ont la foi d'Arius; les voyant victorieuses, sans souci des flammes, il les fait dépouiller et battre au visage, au point de les rendre méconnaissables.

7. Il prend quarante hommes et les bat avec une cruauté inouïe. Coupant des branches de palmier armées de leurs épines, il leur en déchire le dos; quelques-uns furent obligés de se faire opérer pour enlever les épines; d'autres ne supportèrent pas ces blessures et moururent. Tout ce qui fut pris fut, avec les vierges, relégué dans la grande oasis. Dans le principe, ils ne firent point rendre les corps des morts à leurs parents, mais les cachèrent et les jetèrent sans sépulture, dans l'espoir de dérober aux regards une telle cruauté. Ils agissent ainsi dans l'égarement de leur pensée, les insensés! Car les parents des morts, heureux de leur confession, mais pleurant sur leurs corps, rendaient plus éclatante la preuve de leur impiété et de leur cruauté.

Aussitôt en effet, ils bannirent d’Egypte et de Libye les évêques Ammonius, Muius, Gaius, Philon, Hermès, Plenius, Psénosiris, Nilammon, Agathus, Anagamphus, Marc, un autre Ammonius et un autre Marc, Dracontius, Adelphius, Athénodore, les prêtres Hiéracas et Dioscorus; et ils les chassèrent si cruellement que quelques-uns moururent n chemin et d’autres dans le lieu de leur exil. Ils firent fuir plus de trente évêques; car ils n’avaient qu’un souci, celui d’Achab, faire, s’il était possible, disparaître la vérité. Voilà les audaces de ces impies,

8. Non contents de ces actes, et sans rougir de tous les maux qu’ils avaient précédemment remués contre moi, ils viennent aujourd’hui m’accuser d’avoir échappé à leurs mains homicides; ou plutôt, pleurant amèrement de ne s’être pas à jamais délivrés de moi, ils font semblant de m’accuser de lâcheté, sans s’apercevoir que ces murmures font retomber le blâme sur eux. Car, s’il est mal de fuir, il est beaucoup plus mal de persécuter: l’un se cache pour ne point périr; l’autre poursuit pour tuer. L’Ecriture autorise la fuite; mais celui qui cherche pour tuer, transgresse la loi et provoque à fuir. S’ils veulent me reprocher d’avoir fui, qu’ils commencent par rougir d’avoir persécuté; qu’ils cessent de tendre des embûches, et aussitôt s’arrêteront les fugitifs. Mais ils e renoncent pas à leur méchanceté et font tout pour me prendre, ignorant que la fuite des persécutés est une grande preuve contre les persécuteurs. On ne fuit pas l’homme doux et humain, mais celui qui est de nature farouche et méchante. Ainsi *quiconque était dans l’angoisse et sous le coup des dettes* fuyait loin de Saül et cherchait un

refuge auprès de David. Si ces malheureux brûlent de tuer ceux qui se cachent, c’est dans l’espérance de ne point laisser trace de leur méchanceté; mais ici encore ils semblent aveuglés, eux qui sont toujours dans l’erreur. Plus la fuite est visible, plus aussi paraissent au grand jour tant de complots meurtriers et tant d’exils. S’ils tuent, la mort crie à haute voix contre eux s’ils bannissent, de tous côtés s’élèvent contre eux des monuments de leur iniquité.

9. S’ils avaient conservé le sens, ils verraient qu’ils s’enveloppent eux-mêmes et se heurtent contre leurs propres calculs; mais, du moment qu’ils ont perdu l’esprit, ils sont emportés dans leur poursuite et, dans leur soif de meurtre, ne voient pas leur impiété. Peut-être même (car, que n’osent-ils pas?) s’en prennent-ils à la Providence de ce qu’elle ne leur livre pas leurs victimes; et pourtant il est clair par la parole du Sauveur qu’un simple passereau rie peut tomber dans un piège sans la volonté de notre Père qui est dans les cieux. Ces furieux ont-ils pris quelqu’un ils oublient les autres et surtout s’oublient eux-mêmes. Dans leur arrogance, ils froncent fièrement le sourcil, sans égard au temps et sans respect de la nature, dans leur injustice envers des hommes; comme le tyran de Babylone, ils s’acharnent avec plus de fureur et n’ont compassion de personne, *aggravant le joug du vieillard,*[6] et *ajoutant à la douleur des blessures,* les impitoyables ! Si tels n’étaient point leurs actes; s’ils n’avaient pas exilé ceux qui combattaient leurs calomnies contre moi, peut-être se seraient-ils fait croire de quelques-uns; mais quand on les voit comploter contre tant et de tels évêques, n’épargner ni Hosius le grand, le confesseur, ni l’évêque de Rome, ni tant d’autres des Espagnes, des Gaules, d’Egypte, de Libye et du reste de l’empire, faire tant de mal à ceux qui les avaient simplement réfutés à mon sujet, comment n’auraient-ils pas d’abord comploté contre moi? et ont-ils un plus ardent désir

que de me faire cruellement périr à mon tour? C'est le but de leurs veilles, et ils s'estiment lésés, s'ils voient sauvés ceux qu'ils ne voudraient pas voir vivre.

[6] Athanase donne à πρεσβυτέρου ses deux sens de *vieillard* et de *prêtre.* Les victimes des ariens étaient à la fois des vieillards et des prêtres.

10. Qui ne comprend leur scélératesse? Pour qui n'est-il pas évident qu'ils ne m'adressent pas ce reproche de lâcheté par vertu, mais qu'altérés de sang ils se servent de ces artifices comme de filets pour prendre ceux qu'ils veulent mettre à mort? Tels les montrent leurs actes, telle ils prouvent qu'est leur nature, plus farouche que celle des bêtes féroces, plus cruelle que celle des Babyloniens.

Ce qui précède suffirait pour les convaincre; néanmoins, comme à l'exemple de leur père, le grand calomniateur, ils simulent la bonté avec leurs tendres propos sur ma lâcheté, plus lâches eux-mêmes que les lièvres, examinons ce que, dans de telles circonstances, disent les divines Ecritures. On verra qu'ils ne sont pas moins acharnés à les combattre et à calomnier les vertus des saints. S'ils insultent ceux qui se dérobent aux coups des assassins, s'ils calomnient ceux qui fuient devant la persécution, que feront-ils à la vue de Jacob fuyant devant son frère Esaü, de Moïse se retirant dans la terre de Madian par peur de Pharaon? Futiles discoureurs, comment justifieront-ils David, lorsqu'il se sauve de sa maison devant les sicaires de Saül, se cache dans une caverne et change son visage, jusqu'à ce qu'il ait échappé à Abimélech et à ses embûches? Que diront-ils, ces habiles parleurs, quand le grand Elle, qui voyait Dieu répondre à son appel et ressuscitait les morts, se dérobe à la fureur d'Achab et fuit devant les menaces de Jézabel? Car, alors aussi, recherchés par les persécuteurs, les fils des prophètes se cachaient dans le secret des cavernes avec le secours d'Abdias.[7]

[7] On sent ici une allusion à la retraite où se tenait caché Athanase et au dévoué fidèle qui veillait sur lui.

11. Peut-être n'ont-ils pas lu ces histoires comme trop anciennes; mais ont-ils le moindre souvenir de l'Evangile? Les disciples se cachèrent par peur des Juifs, et Paul, à Damas, recherché par le préfet,[8] se fit descendre du haut du rempart dans une corbeille pour échapper aux mains de son persécuteur. Quand l'Ecriture rapporte de tels exemples des saints, quel prétexte trouveront-ils pour justifier leur témérité? Leur adresseront-ils le reproche de lâcheté? c'est une audace de furieux. Les accuseront-ils d'avoir agi contre la volonté de Dieu? c'est une complète ignorance de l'Ecriture. Un commandement de la Loi veut qu'on établisse des villes de refuge où puissent trouver leur salut ceux qu'on poursuit pour les mettre à mort. Lorsque, dans l'accomplissement des siècles, le Verbe du Père, qui avait parlé à Moïse, vient en personne, il donne ce précepte *Quand on vous persécutera dans une ville, fuyez dans une autre*. *Quand,* ajoute-il un peu plus loin, *vous verrez que l'abomination de la désolation prédite par le prophète Daniel sera dans le lieu saint, que celui qui lit comprenne. Alors, que ceux qui seront dans la Judée fuient sur les montagnes; que celui qui sera sur le toit, ne descende pas pour emporter quelque chose de la maison; que celui qui sera dans le champ, ne retourne point pour prendre ses vêtements*. C'est la connaissance de ces paroles qui inspirait la conduite des saints[9] car ce que vient de prescrire le Seigneur, il l'avait déjà fait entendre par la bouche des saints, avant sa descente dans la chair; et la règle qui conduit les hommes à la perfection, est d'accomplir les commandements de Dieu.

[8] Dans les *Actes des Apôtres,* ix, 24, ce sont les juifs eux-mêmes qui font la garde aux portes de Damas pour tuer Pan!. *Recherché par le préfet* est une addition d'Athanase et une allusion à sa propre situation.

[9] Il s'agit ici des saints de l'Ancien Testament aussi bien que de ceux du Nouveau, comme l'indique la phrase suivante.

12. Aussi le Verbe lui-même, quand il se fut fait homme pour nous, recherché, a voulu, comme nous, se cacher; poursuivi, il a fui et s'est soustrait aux embûches. Il fallait qu'en se cachant et en fuyant, tout aussi bien qu'en souffrant la faim, la soif et la douleur, il montrât qu'il portait notre chair et s'était fait homme. A peine s'est-il fait homme, encore enfant, il donne lui-même par son ange cet ordre à Joseph: *Lève-toi, prends l'enfant et sa mère, et fuis en Egypte; car Hérode va chercher la vie de l'enfant*. Après la mort d'Hérode, on le voit encore, pour échapper à son fils Archélaüs, se retirer à Nazareth. Dans la suite, lorsqu'il se montrait Dieu et guérissait la main desséchée, les Pharisiens étant sortis et prenant conseil pour le faire périr, Jésus qui connaissait leur dessein, se retira de ces lieux. Lazare est ressuscité d'entre les morts. *Dès ce jour,* dit l'Evangile, *ils délibérèrent comment ils le feraient mourir. Aussi Jésus ne se montrait plus ouvertement parmi les Juifs et se retira dans uns contrée qui est près du désert. Avant qu'Abraham fut,* dit le Sauveur, *je suis. Les Juifs alors prirent des pierres pour les luι jeter; mais Jésus se cacha et sortit du temple. Ailleurs*, *passant au milieu d'eux, il se retire,* et ainsi se dérobe.

13. Quand ils voient de telles choses, ou plutôt les entendent, puisqu'ils ne voient point, ne désirent-ils pas, selon ce qui est écrit, devenir la proie du feu, eux qui, dans leurs projets et leurs discours, sont en opposition avec les actes et les enseignements du Seigneur? En effet, lorsque Jean eut subi le martyre et que ses disciples l'eurent enseveli, *Jésus partit de ce lieu dans une barque et se retira*

à *l'écart dans un lieu désert.* Tels étaient les actes, tels étaient les enseignements du Seigneur. Si du moins ces malheureux pouvaient éprouver de la confusion, réserver leur témérité pour les hommes et, dans leur démence, ne plus accuser le Sauveur de lâcheté, puisqu'ils en sont venus à blasphémer contre lui! Mais personne ne supportera ces insensés; ou plutôt ils seront convaincus de ne pas comprendre les Evangiles. De telles retraites, de telles fuites avaient leur raison, aussi légitime que réelle. Les évangélistes nous apprennent qu'elle était dans la pensée du Sauveur, et il nous faut l'appliquer à tous les saints. Il convient, en effet, de rapporter à tout le genre humain ce que l'Ecriture dit de l'homme dans le Sauveur, puisqu'il a porté notre corps et revêtu notre faiblesse. Cette raison, la voici décrite par Jean : *Ils le cherchaient pour le saisir; mais personne ne mit la main sur lui, parce que son heure n'était pas encore venue.* Avant la venue de cette heure, il disait lui-même à sa mère *Mon heure ne vient pas encore*, et à ceux qu'on appelait ses frères : *Mon temps n'est pas encore arrivé.* Puis, ce temps arrivé, il dit à ses disciples: *Dormez maintenant, et vous reposez: Voici que l'heure est proche, et le Fils de* l'homme *est livré entre les mains des pécheurs.*

14. Comme Dieu et Verbe du Père, il n'avait point de temps ; car il est le créateur des temps; mais, devenu homme, il montre par ce langage qu'il est pour chacun des hommes un temps déterminé, non le temps du destin, comme le veulent les fables des hellènes, mais celui dont il est lui-même le créateur et qu'il a fixé à chacun, d'après la volonté de son

Père. C'est ce qui est écrit et évident pour tous. Comment finira la vie? et quelle en sera la mesure pour chacun? C'est un mystère qui échappe à tous les hommes; néanmoins, de même que le printemps, l'été, l'automne et l'hiver ont leur temps, chacun sait que, selon l'Ecriture, il est un temps déterminé pour la vie et la mort. Pour la génération contemporaine de Noé, le temps fut abrégé et les années resserrées, comme si l'heure était venue pour tous ; Ezéchias, au contraire, se vit ajouter quinze années. Dieu fait à ses pieux adorateurs la promesse de remplir le nombre de leurs jours ; et c'est plein de jours que meurt Abraham. *Ne me rappelle pas,* s'écrie David, *au milieu de mes jours. Tu viendras,* dit Eliphaz, un ami de Job, pénétré de cette vérité, tu *viendras dans le sépulcre, comme le blé mûr, moissonné en sa saison, comme le tas de froment qu'à son heure on emporte de l'aire.* Salomon marque cette parole de son sceau *Les âmes des méchants,* dit-il, *sont enlevées avant l'heure.* Aussi donne-t-il ce conseil dans l'Ecclésiaste:

> *Ne va pas trop loin dans l'impiété, et ne sois pas dur*, *pour que tu ne meures pas dans un temps qui ne serait pas le tien.*

15. D'accord avec l'Ecriture, la raison nous montre chez les saints la conviction que chacun a son temps mesuré; mais personne n'en connaît le terme. David en est la preuve: *Fais-moi connaître,* dit-il, *le petit nombre de mes jours.* Il demandait à connaître ce qu'il ne savait pas. Voilà pourquoi le mauvais riche, qui pensait vivre longtemps encore, s'entend dire: *Insensé? cette nuit même on vient chercher ton âme. Pour qui sera ce que tu as amassé* ? Voilà pourquoi

l'Ecclésiaste, enhardi par l'Esprit saint, prononce cet oracle: *L'homme ne sait pas quel est son temps.* Voilà pourquoi encore le patriarche Jacob dit à son fils Esaü : *Voici que j'ai vieilli, et je ne connais pas le jour de ma mort*. Le *Seigneur,* comme Dieu et Raison du Père, sait le temps qu'il a mesuré lui-même à tous les hommes; il connaît la durée qu'il a fixée à chaque corps pour la souffrance. Quand pour nous il se fut fait homme, lui aussi, comme nous, dans les jours qui précédèrent la venue de son temps, se cachait, s'il était recherché; fuyait, s'il était poursuivi ; évitait les embûches et s'échappait à travers ses ennemis. Puis, quand il a fait venir le temps fixé par lui-même, où il voulait souffrir corporellement pour tous les hommes, il s'adresse à son père: *Mon Père,* dit-il, *l'heure est venue: glorifie ton Fils.* De ce moment, il ne se dérobe plus à ceux qui le cherchent, mais se tient au milieu d'eux, dans la volonté d'être pris. *Qui cherchez-vous?* dit-il à ceux qui viennent à lui; et, comme ils répondent: *Jésus de Nazareth,* il leur dit *Je suis* celui que vous cherchez. Ce qu'il fit, non une fois, mais deux fois, et c'est ainsi qu'ils l'emmenèrent à Pilate. Avant que son heure ne soit venue, il ne se laisse point prendre; mais, une fois qu'elle est arrivée, il ne se cache plus et se livre entre les mains de ceux qui complotent contre lui, pour apprendre à tous les hommes que la vie et la mort dépendent de la décision d'en haut, que, sans la volonté de notre Père qui est dans les cieux, pas un cheveu de l'homme ne devient noir ou blanc, pas un passereau ne tombe dans le piège.

16. C'est ainsi que le Seigneur s'est offert pour tous; quant aux saints, qui avaient appris de lui la règle de leur

conduite, qui tous, auparavant et toujours, furent ses disciples, ils s’échappaient, dans leurs luttes contre les persécuteurs, par des fuites légitimes; poursuivis. ils s cachaient. Hommes, ils ignoraient le terme du temps qui leur avait été assigné par la Providence et ne voulaient pas se livrer témérairement à ceux qui leur dressaient des embûches. Persuadés que, suivant le langage de l’Ecriture, les destinées des hommes sont dans les mains de Dieu, que c’st le Seigneur qui fait mourir et qui fait vivre , ils supportaient avec plus de courage, comme dit l’Apôtre, *couverts de peaux de brebis et de peaux de chèvres, manquant de tout, maltraités, errant dans les solitudes, cachés dans les cavernes et les profondeurs de la terre,* jusqu’à ce que vint le temps marqué pour leur mort, ou que Dieu, qui a fixé ce temps, leur parlât et apaisât leurs ennemis, ou, selon qu’il lui semble être mieux, livrât les persécutés aux persécuteurs. Telle est la belle leçon que tous nous donnent depuis David: *J’atteste le Dieu vivant,* dit-il à Joab qui l’excitait contre Saül, *si le Seigneur ne le frappe, soit que le jour de sa mort soit venu, soit qu’il descende au combat et succombe en face de ses ennemis, je ne porterai pas la main sur l’oint du Seigneur.*

17. Si parfois, dans leur fuite, ils revenaient vers ceux qui les cherchaient, ils ne le faisaient pas témérairement; c’était sous l’inspiration de l’Esprit qu’ils venaient s’offrir à leurs ennemis, ces hommes religieux ! et ainsi montraient-ils leur obéissance et leur empressement. Tels furent Elie qui, fidèle à la voix de l’Esprit, se présenta devant Achab, Michée qui aborda le même tyran, le prophète qui apostropha l’autel de

Samarie et confondit Jéroboam, Paul qui fit appel à César. Certes, ils ne fuyaient pas par peur, loin de moi cette pensée! leur fuite était plutôt un combat et une méditation sur la mort. Mais il était deux choses qu'ils observaient avec une admirable sagesse: ils ne se livraient pas inconsidérément; c'eût été se tuer soi-même, devenir responsable de sa mort et agir contre la volonté du Seigneur: *Que l'homme,* dit-il, *ne sépare pas ce que Dieu a uni*. Ils ne voulaient pas davantage encourir le reproche de pusillanimité et de faiblesse à la vue des afflictions de la fuite et de souffrances plus douloureuses et plus terribles que celles de la mort. Mourir, c'est se reposer de la peine; mais le fugitif, dans la perpétuelle attente de l'incursion des ennemis, trouve la mort plus légère qu'une telle vie. Aussi ceux qui périssent dans la fuite ne meurent-ils pas sans renom et jouissent-ils eux aussi de la gloire du martyre. Job est grand dans son courage, pour avoir, on vivant, supporté tant et de telles souffrances dont, s'il fût mort, il n'eût pas eu le moindre sentiment. Tel fut le principe de la conduite des bienheureux Pères : poursuivis, loin de s'effrayer, ils montraient leur intrépidité d'âme, s'enfermant dans d'étroits et obscurs refuges et s'y traitant avec dureté. L'heure de la mort arrivait-elle : ils ne songeaient pas à s'y soustraire. Ils n'avaient d'autre souci que de ne point trembler devant elle, de ne pas prévenir la décision arrêtée par la Providence, et de ne point aller contre l'économie pour laquelle ils se sentaient réservés; ils ne voulaient pas, par une précipitation téméraire, se jeter eux-mêmes dans

l’affolement : car, dit l’Ecriture, *L’homme prompt des lèvres, s’épouvantera lui-même*

18. Ils étaient si bien préparés à la vertu du courage, qu’il n’est personne, quel qu’il soit, qui ait le droit de la mettre en doute. Le patriarche Jacob avait fui devant Esaü ; en présence de la mort, il ne trembla point et, alors même, bénit, chacun selon son mérite, les douze patriarches. Le grand Moïse s’était caché par crainte de Pharaon et enfui dans la terre de Madian; mais quand il s’entend dire: *Va en Egypte,* il n’a plus d’effroi; quand il reçoit l’ordre de monter sur le mont Abaris pour y mourir, il se soumet sans trembler et part avec allégresse. David qui fuit devant Saül, ne tremblait pas quand il combattait aux premiers rangs pour les peuples; il s’entendait donner le choix entre la mort et la fuite; mais, quand il pouvait se sauver et vivre, il préférait la mort, le sage héros ! Le grand Elie s’était caché devant Jézabel; il s’entendit sans effroi ordonner par l’Esprit d’aller trouver Achab et d’accuser Ochosias. Pierre se dérobe par peur des Juifs; Paul se fait descendre dans une corbeille et fuit; mais ils s’entendent dire : Il vous faut aller à Rome subir le martyre; ils ne remettent point leur voyage et partent joyeux. L’un, comme s’il s’empressait vers les siens, se réjouit d’être égorgé; l’autre, loin de frémir, quand est venue son heure, se glorifie en disant *Je suis désormais la victime prête pour le sacrifice, et voici qu’arrive l’heure de ma délivrance.*

19. Cette conduite montre que, s’ils avaient fui d’abord, ce n’était point par lâcheté; elle témoigne que leurs derniers actes n’étaient pas d’âmes vulgaires; elle proclame la force

de leur courage. Ils ne se retiraient pas par indolence, et, même alors, ils s'exerçaient avec une plus énergique tension. Ils ne se voyaient ni reprocher leur fuite, ni accuser de lâcheté par des hommes tels que ces chercheurs de griefs; mais plutôt ils étaient proclamés heureux par le Seigneur: *Heureux,* leur disait-il, *ceux qui souffrent persécution pour la justice*. Un tel travail n'était pas sans fruit pour eux; éprouvés comme l'or dans le creuset, selon l'expression de la Sagesse, Dieu les trouvait dignes de lui; et alors, comme des étincelles, ils brillaient d'un plus vif éclat, sauvés des persécuteurs, délivrés des embûches et conservés pour l'enseignement des peuples. En fuyant, en échappant à la fureur de ceux qui les recherchaient, ils étaient entrés dans l'économie du Seigneur, plus chers à Dieu et honorés du plus beau témoignage de vertu.

20. Dans sa fuite, le patriarche Jacob fut jugé digne de plusieurs visions divines; mieux encore, pendant qu'il se tenait en repos, il avait pour lui le Seigneur qui confondait Laban et contenait Esaü. Puis, il devint père de Juda, l'ancêtre du Sauveur selon la chair, et distribua les bénédictions aux patriarches. Moïse, l'ami de Dieu, eut une grande vision, lorsqu'il fuyait; sauvé des persécuteurs et envoyé comme prophète en Egypte, ministre de tant de miracles et de la loi, il fut dans le désert le chef d'un grand peuple. David enseignait, quand il souffrait persécution. *Mon cœur a fait jaillir une bonne parole. Notre Dieu viendra au grand jour; il est notre Dieu, et ne se taira point.* Il devenait plus fort, quand il disait *Mon œil s'est abaissé sur mes ennemis ;* ou bien : *J'ai mis mon espérance en Dieu, je ne craindrai rien de l'homme.* Quand il fuyait et se détournait du regard de Saül dans une caverne, il disait: *Il a envoyé du ciel, et il m'a sauvé; il a livré à l'opprobre ceux*

qui me foulaient aux pieds. Dieu a envoyé sa miséricorde et sa vérité; et il a délivré mon âme du milieu des lionceaux. [10] Ainsi sauvé, lui aussi, par l'économie divine, il devint roi et reçut la promesse que de son sang naîtrait notre Seigneur. Le grand Eli invoquait Dieu, quand il se retirait sur le mont Carmel. A sa voix, disparurent d'un coup plus de quatre cents prophètes de Baal; on avait envoyé contre lui deux officiers avec cent soldats; pour les châtier, il n'eut qu'à dire *Que le feu descende du ciel,* et, vengé, consacra son successeur Elisée et fut pour les fils des prophètes un modèle de vertu. *Quelles persécutions j'ai supportées* écrivait le bienheureux Paul. *Le Seigneur m'en a délivré, et m'en délivrera encore*. Il se fortifiait en disant : *Nous triomphons dans tous ces maux; car rien ne nous séparera de l'amour du Christ.* C'est alors qu'enlevé au troisième ciel et transporté dans le paradis, il entendit ces paroles ineffables qu'il n'est point permis à l'homme de prononcer. Il avait été sauvé pour tout remplir de la bonne nouvelle, de Jérusalem à l'Illyrie.

[10] Toutes ces citations de l'Ecriture nous paraissent sans intérêt; mais il n'en était pas ainsi pour les lecteurs de l'archevêque d'Alexandrie. Si l'on songe qu'elles étaient toutes des allusions à la persécution qu'il subissait pour la foi, à son courage et à son assurance de la victoire définitive, on comprendra que ces passages et comme ces oracles du livre inspiré, ne produisaient peut-être pas moins d'effet sur ces âmes croyantes que le plus beau mouvement oratoire.

21. Non, elle n'est ni répréhensible, ni inutile la fuite des saints. S'ils n'eussent échappé aux persécuteurs, comment le Seigneur serait-il né de la race de David? qui eût prêché la parole de vérité? Et même, si les persécuteurs recherchaient les saints, c'était pour que personne ne l'enseignât, comme les Juifs le déclarèrent aux Apôtres, qui néanmoins supportèrent tout pour la prédication de l'Evangile. Aussi voilà qu'en combattant, ils savent rendre efficace le temps de leur fuite, et que, persécutés, ils

n'oublient pas l'utilité des autres. Ministres de la bonne parole, ce n'est pas à regret qu'ils la communiquent à tous; ils préviennent des embûches des méchants et, parleurs exhortations, fortifient les fidèles. Ainsi les prévenait le bienheureux Paul, instruit par l'expérience: *Tous ceux qui veulent vivre pieusement dans le Christ, seront persécutés.* Et tout de suite il excitait les fugitifs au combat : *Courons par la patience dans la carrière qui nous est ouverte.* Sans doute il n'est point de trêve dans les afflictions; mais *l'affliction produit la patience, la patience l'épreuve, et l'épreuve l'espérance. Or cette espérance ne confond pas.* Le prophète Isaïe, dans l'attente de semblables circonstances, donne ces avertissements à haute voix : *Va, mon peuple, entre dans le secret de tes demeures, ferme les portes, et attends un instant, jusqu'à ce que soit passée la colère.* L'Ecclésiaste, à la vue des embûches dressées contre les adorateurs de Dieu, disait aussi *: Si tu vois le pauvre calomnié, les jugements et la justice en proie, ne t'étonne pas: il y a au-dessus du puissant un plus puissant qui l'observe, et au-dessus de plus puissants encore et le maître souverain de la terre.* Il avait eu pour père David qui, instruit lui-même par l'expérience des persécutions, savait donner de la force à ceux qui souffraient : *Soyez des hommes, et ayez le cœur fort, vous tous qui espérez dans le Seigneur.* Ceux qui supportent ainsi, ce n'est pas un homme, c'est *le Seigneur lui-même qui leur viendra en aide et les sauvera, parce qu'ils ont espéré en lui.* Moi aussi, en effet, *en attendant, j'ai attendu le Seigneur et il a jeté un regard sur moi; il a exaucé na prière et il m'a tiré de la profondeur*

du lac et de la fange du bourbier. Elle n'est donc pas inutile pour les peuples, elle n'est pas infructueuse la fuite des saints, quoi qu'il en semble aux ariens.

22. Ces saints fugitifs, par un profond dessein de la Providence, étaient comme des médecins conservés pour la guérison.des malades. Telle est la loi pour tous les hommes: fuir qui nous poursuit; se dérober à qui nous recherche; ne point tenter le Seigneur par précipitation; attendre, comme je l'ai dit plus haut, le moment fixé pour notre mort ou la décision du juge, selon qu'il lui paraîtra convenable; et cependant se tenir prêt, le moment venu, à combattre pour la vérité jusqu'à la mort. Telle fut la conduite même des bienheureux martyrs dans les persécutions. Poursuivis, ils fuyaient; cachés, ils étaient forts; découverts, ils souffraient le martyre. Si quelques-uns s'offraient d'eux-mêmes aux persécuteurs, ils ne le faisaient pas témérairement. A tous les yeux, cette ardeur, cet élan était une visible inspiration de l'Esprit saint.

23. Tels sont les préceptes du Sauveur; tels, les exemples des saints. Maintenant que ces hommes qu'on ne pourrait jamais, quoi que l'on dise, traiter comme ils le méritent, nous fassent savoir de qui ils ont appris à persécuter. Des saints? ils ne le sauraient prétendre. Il ne reste que le diable qui a dit: *Je persécuterai et je prendrai.* Le Seigneur a fait un commandement de fuir, et les saints ont fui; la persécution est une entreprise du diable, qui demande à l'exercer contre tous. Qu'ils répondent: vaut-il mieux obéir aux paroles du Seigneur ou à leurs fables? de qui faut-il imiter les actions? des saints, ou de ceux qu'ils imagineront eux-mêmes? Mais,

puisqu'ils sont peut-être incapables de faire cette distinction, aveuglés, comme dit Isaïe, dans leur pensée et leur conscience, et prenant l'amer pour le doux, les ténèbres pour la lumière, un de nos chrétiens, passant avec mépris devant eux, les confondrait en criant à haute voix : Il vaut mieux obéir au Seigneur que de s'attacher à tout ce radotage: car les paroles du Seigneur donnent la vie éternelle, et les propos de ces hommes sont pleins de méchanceté et de sang.

24. C'en est assez pour abattre la démence de ces impies et montrer qu'ils n'ont d'ardeur que pour faire assaut d'injures et de blasphèmes; mais, puisqu'après avoir une fois osé déclarer la guerre au Christ, ils se plaisent à se mêler de tout, qu'ils s'informent du caractère de ma retraite; qu'ils s'instruisent auprès de leurs propres sectateurs. Car les ariens étaient accourus avec les soldats pour les exciter et, s'ils ne me connaissaient pas, me désigner à leurs coups. S'ils sont sans commisération, qu'ils rougissent du moins à ce récit et se tiennent en repos.

Il était nuit, et il y avait du peuple qui veillait dans l'église, attendant la fête du lendemain. Le chef militaire Syrianus apparut tout à coup avec des soldats au nombre de plus de cinq mille, ayant des armes et des épées nues, des arcs, des flèches, des lances, comme il a été dit plus haut; il les range autour de l'église et les serre, afin qu'aucun de ceux qui sortiraient ne pût leur échapper. Moi qui ne croyais pas juste, dans un si grand désordre, d'abandonner le peuple, et qui préférais m'exposer le premier au péril, m'étant assis dans la chaire, j'ai ordonné

au diacre de lire le psaume: *La miséricorde du Seigneur est grande dans les siècles* ; je dis au peuple de répondre, et de se retirer ensuite chacun dans sa maison; mais le chef s'étant élancé dans le temple, et les soldats assiégeant de toutes parts le sanctuaire pour me saisir, le peuple et les prêtres me pressent, me supplient, de prendre la fuite; je refuse de le faire avant que chacun d'eux soit on sûreté. M'étant donc levé, et ayant prié le Seigneur, je les conjurai de se retirer. « J'aime mieux, disais-je, être en péril, que de voir maltraiter quelqu'un de vous. » Plusieurs donc étant sortis et les autres se préparant à les suivre, quelques solitaires et quelques prêtres montèrent jusqu'à moi et m'entraînèrent; et ainsi, j'en atteste la suprême vérité, malgré tant de soldats qui assiégeaient le sanctuaire, malgré ceux qui entouraient l'église, je sortis sous la conduite du Seigneur et j'échappai sans être vu, glorifiant surtout le Seigneur de ce que je n'avais pas trahi mon peuple, et de ce que, l'ayant mis d'abord en sûreté, j'avais pu être sauvé moi-même et me dérober aux mains qui voulaient me saisir.

25. C'est ainsi que je fus miraculeusement sauvé par la Providence. Qui serait fondé à me faire un reproche de ne pas m'être livré entre les mains de ceux qui me cherchaient et de ne pas être revenu sur mes pas pour me présenter devant eux? C'eût été être ouvertement ingrat envers le Seigneur, résister à son commandement et contredire les actions des saints. Que mon accusateur ose aussi accuser le grand apôtre Pierre de ce que, quand il était enfermé et gardé par des soldats, il obéit à l'appel de l'ange, sortit de

prison et, sauvé, ne revint pas se livrer, bien qu'il fût informé des faits et gestes d'Hérode; que l'arien furieux reproche à l'apôtre Paul de ne s'être point repenti d'avoir échappé en se faisant descendre du haut du rempart, et de n'être point retourné se rendre prisonnier; à Moïse, de n'avoir point renoncé à l'asile de la terre de Madian pour venir se faire prendre en Egypte; à David, caché dans une caverne, de ne s'être point offert aux yeux de Saül; aux fils des prophètes, d'être restés dans leur refuge, de ne s'être pas livrés à Achab, et de n'avoir pas agi contre le commandement de l'Ecriture: *Tu ne tenteras pas le Seigneur ton Dieu*.

26. C'est ce respect, cette science, qui m'inspirèrent ma conduite, et je ne rejette pas la grâce et le secours dont m'a honoré le Seigneur, quand ces furieux grinceraient des dents contre moi. Tel fut le caractère de ma retraite, qui je pense, ne m'attirera pas un seul blâme des esprits sains; car enfin les saints m'avaient donné l'exemple, conformément à la divine Ecriture. Mais ces hommes, à ce qu'il paraît, veulent tout oser, tout tenter pour montrer leur méchanceté et leur cruauté. Leur vie est telle qu'on doit l'attendre de leurs sentiments et de leurs futiles propos; et personne ne pourrait dire contre eux tout ce qu'eux-mêmes ne rougissent pas de faire. Léontius, par exemple, accusé de vivre avec une jeune femme du nom d'Eustolium, se voit-il interdire de rester avec elle : il se mutile pour continuer tranquillement son commerce, et néanmoins ne se lave pas du soupçon. Prêtre, c'est surtout pour ce motif qu'il se voit déposer; et tel est l'homme que par violence Constance l'hérétique a fait nommer évêque! Narcisse, chargé de crimes, est déposé

dans trois synodes, et aujourd'hui se distingue entre tous par sa perversité. Georges, dégradé de la prêtrise pour ses vices, s'est nommé lui-même évêque et n'en fut pas moins déposé au grand concile de Sardique. Le plus déplorable pour lui, c'est qu'on n'ignore pas les débordements de sa vie; on sait dans sa maison qu'il mesure aux plus honteuses satisfactions la fin de la vie et le bonheur de l'âme.

27. Ils se surpassent l'un l'autre par leurs crimes personnels; mais tous ont une commune souillure : ennemis du Christ, ils ne sont plus chrétiens, mais de vrais ariens. De là pour eux le besoin de ces accusations : elles sont, en effet, contraires à la foi du Christ. Mais ils se cachent entre eux, et [on ne doit point s'étonner qu'avec de tels sentiments et enlacés de tels vices, ils poursuivent ceux qui ne courent pas avec eux dans la plus impie des hérésies, se réjouissent de les faire disparaître, s'affligent de ne pas voir s'accomplir leurs vœux, et se croient lésés, lorsque, comme e le disais, ils voient en vie ceux qu'ils veulent voir morts. Qu'ils soient ainsi lésés ! qu'ils soient faibles dans leurs injustices ! et que ceux qu'ils persécutent puissent rendre grâce au Seigneur, en lui adressant ces paroles du vingt-sixième psaume: *Le Seigneur est ma lumière et mon Sauveur: qui craindrai-je? Le Seigneur tend son bouclier sur ma vie: devant qui tremblerai-je? Pendant que les persécuteurs s'approchent de moi, pour dévorer mes chairs, ceux qui m'affligent, mes ennemis, se sont affaiblis et sont tombés.* Qu'ils disent encore avec le trentième psaume: *Tu as sauvé mon âme de ses extrémités, et tu ne m'as pas enfermé entre les mains des ennemis; tu as établi mes pieds dans un endroit*

spacieux. Dans le Christ Jésus notre Seigneur, par lequel gloire et puissance soient au Père dans le Saint-Esprit pour les siècles des siècles. *Amen.*